



Le petit Léveillé

Albert Cim

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 L'oncle Justin.

Césaire Léveillé venait de descendre au jardin, par cette radieuse matinée de mai, et il s'amuse à secouer les arbres pour en faire choir les hannetons blottis sous les feuilles, quand la voix de son grand-oncle, de « l'oncle Justin », retentit derrière lui, sur le seuil de la maison.

« Césaire ! Césaire ! »

En même temps, M. Justin Léveillé s'avance dans l'allée centrale bordée de buis, qui coupait perpendiculairement en son milieu une seconde allée, et partageait ainsi le jardin en quatre carreaux d'égale superficie. Il ne tarda pas à rejoindre son neveu.

« Le facteur vient de passer, dit-il, et il m'a remis une lettre de Cambournac. Nous partons demain.

— Oh ! déjà ? fit Césaire avec un douloureux étonnement et une sorte d'effroi.

— Oui, mon enfant. Cambournac nous attend, et il ne faut pas différer davantage.

— Ah, mon oncle !

— C'est dans ton intérêt. Tu marches sur tes treize ans, et je me reprocherais de retarder plus longtemps ton entrée en apprentissage. Je ne voudrais pas quitter ce monde sans avoir assuré ton sort, sans te voir établi... Tu ne peux compter que sur toi, mon fi, sur ton travail, ton application, ta bonne conduite. Ce que

je te laisserai sera peu de chose, puisque ma pension de service militaire expire avec moi ; mais enfin ce peu, s'il ne te suffit pas pour acquérir plus tard un fonds de commerce d'horlogerie et de bijouterie, soit ici, à Verdun, soit ailleurs, te facilitera du moins cette acquisition et t'aidera à l'installer. Mon ami Cambournac sera là, du reste, pour te guider, dans le cas où je manquerais... Eh ! Eh ! J'ai soixante-dix ans, et, à cet âge-là...

— Je t'en prie ! s'écria Césaire en se suspendant, tout ému et en larmes, au cou de son oncle.

— Je sais que tu m'aimes bien, mon trésor !

— Comment ne t'aimerais-je pas ? Tu m'as élevé, tu m'as tenu lieu de père et de mère... Je n'ai que toi ! Quelle reconnaissance ne te dois-je pas ? Oh ! oui, je t'aime bien ! »

Et Césaire serra de nouveau son oncle dans ses bras et l'étreignit longuement.

« Mais, mon enfant, ce que j'ai fait pour toi, reprit l'oncle Justin après s'être dégagé de cette affectueuse étreinte, quelqu'un l'avait précédemment fait pour moi... Toi, à ton tour, tu le feras pour un autre, pour quelque orphelin, quelque parent qui réclamera ton aide. C'est la vie, cela ! J'ai été comme toi, élevé par un de mes oncles, un oncle de ma mère, bien qu'elle vécût encore, ainsi que mon père ; mais tous deux étaient très pauvres, chargés de famille, et, pour leur venir en aide, mon oncle Lantenois... — Ah ! cela ne date pas d'hier, ce que je te conte-là ! Il s'agit de plus d'un demi-siècle ! — Mon oncle Lantenois me prit avec lui, se chargea de mon entretien et de mon instruction, et comme un jour je le remerciais, ainsi que tu viens de me remercier toi-même il y a un instant, il m'interrompit : « Ce que tu crois me de-

voir, me dit-il, tu le rendras plus tard à un autre, qui s'acquittera de même envers toi, en secourant et soulageant un de ses semblables. » Cher oncle Lantenois ! Comme il était bon ! Quelle délicatesse était la sienne ! Une délicatesse qui n'avait d'égale que sa générosité. De son vivant, je ne lui ai pas témoigné, il me le semble du moins, ma gratitude autant que je l'aurais dû, comme il le méritait ; ce n'est que plus tard que j'ai compris combien grande était ma dette ; mais je n'ai jamais cessé de penser à lui et de le bénir. En souvenir de moi, par affection pour moi, mon petit Césaire, n'oublie pas non plus l'oncle Lantenois et tout le bien qu'il m'a fait.

— Non, mon oncle, je te le promets, et je te promets aussi de m'efforcer de te prouver ma reconnaissance et ma tendresse par mon bon travail chez M. Cambournac, mon zèle et mon obéissance envers lui.

— J'y compte, mon enfant, et je suis persuadé que tu la tiendras, cette promesse. D'ailleurs, Cambournac est un excellent homme, l'obligeance, l'indulgence et la douceur mêmes, tu t'en apercevras vite. Je le connais bien, j'ai eu tout loisir d'apprécier ses qualités durant les vingt-deux ans que nous avons été ensemble au régiment. »

C'était, en effet, dans un régiment de ligne, et dans la musique de ce régiment, que M. Justin Léveillé et M. Tiburce Cambournac s'étaient connus. Placé par son oncle Lantenois dans une maison de commerce, une importante maison de laines, M. Justin Léveillé, qui avait la passion de la musique et s'était de bonne heure acquis, à force d'étude et d'exercice, un remarquable talent de clarinettiste et de flûtiste, avait, peu après la mort de son oncle, abandonné le commerce, pour entrer au 159^e de ligne, où il ve-

nait d'être reçu au concours premier soliste de clarinette. Quelques mois plus tard arrivait dans ce même régiment le piston Cambournac, de quelques années plus jeune que Justin Léveillé, et bientôt entre eux deux se nouait une cordiale et vive amitié.

Aux approches de la quarantaine, Tiburce s'était marié, puis avait presque aussitôt quitté la vie militaire pour reprendre son ancien état d'horloger. Il était allé s'établir à Paris, où il avait bien mené sa barque et gagné en quinze ou vingt ans plusieurs milliers de francs de rente, de quoi finir ses jours modestement, mais tranquillement.

Justin lui, n'avait pris sa retraite que longtemps après le départ de son ami Tiburce. Sur ses modiques ressources et minimes économies, il était parvenu à acquérir dans son pays natal, à Verdun-sur-Meuse, à l'extrémité de la rue Saint-Sauveur, une propre maisonnette d'un étage, avec un tiers d'hectare, autrement dit cent verges de jardin derrière.

« C'est ici que je me retirerai, se plaisait-il à se répéter ; c'est dans ce verdoyant petit coin que je mangerai ma pension de retraite. »

Le moment vint de mettre à exécution ce projet, d'aller prendre possession de la maisonnette, jusqu'alors louée à quelque officier de la garnison ou quelque employé de l'enregistrement ou de la poste. Comme un seigneur dans son domaine, M. Justin Léveillé s'installa sous cet humble toit, et savoura le plaisir d'être chez lui et d'être son maître. Partageant son temps entre le jardinage et la pêche à la ligne, la musique, qu'il n'avait garde de délaisser, et la mise en ordre et la contemplation de ses

vieilles gravures, – une autre de ses passions, – variant ainsi on ne peut mieux ses passe-temps et jouissances, il était plus heureux qu'un roi et goûtait tout le bonheur réservé au sage, quand un soir une singulière nouvelle lui arriva.

Le maire d'une petite commune des Vosges l'informait, qu'une de ses parentes, une nièce à lui et portant son nom, était près de mourir et le réclamait instamment.

De nièce, il ne s'en connaissait pas : ses deux frères et ses deux sœurs étaient depuis longtemps décédés, et n'avaient, à son su, laissé aucune descendance encore existante.

Il avait pour femme de ménage une vieille voisine, native comme lui de Verdun, mais qui n'était jamais sortie de cette ville et avait gardé mémoire de la plupart des anciens habitants. C'était la mère Fauquignon, – Léocadie, de son prénom. Il s'entre-tint avec elle de cette prétendue nièce.

« Serait-ce une bru de mon frère Henri ? Il était père de deux garçons, dont l'un est mort sans s'être marié ; quant au second, Octave, il n'a jamais donné de ses nouvelles, mais je le croyais mort aussi...

— Effectivement, répliqua la vieille femme, je me souviens très bien de votre frère Henri et de ses deux garçons ; je me souviens également de votre frère Georges, qui a eu un fils...

— Un fils qui est mort avant lui, à l'âge de dix-huit ans.

— C'est cela. Je me rappelle aussi parfaitement vos deux sœurs, mesdemoiselles Jeanne et Clairette... Je les revois encore à leurs nocces ; elles se sont mariées le même jour...

— Oui, et elles sont mortes à quelques semaines d'intervalle sans laisser de progéniture.

— Il n'y a que le plus jeune fils de votre frère Henri, votre neveu Octave, dont je ne saurais que dire non plus, reprit Léocadie. Il a de bonne heure quitté le pays. Il a dû se marier quelque part, et ce ne peut être que sa femme qui vous réclame aujourd'hui. »

En tout cas, il n'y avait pas de temps à perdre, et quelques heures après avoir reçu la dépêche du maire de Nayemont, M. Justin Léveillé montait en wagon et faisait route vers Saint-Dié, gare la plus proche de ce village de Nayemont.

Quand il y arriva, le lendemain, dans la matinée, cette nièce inconnue de lui avait cessé de vivre ; il ne put que constater son identité : c'était bien la veuve de son neveu Octave Léveillé. Celui-ci, qui travaillait dans une scierie de la contrée, était mort accidentellement peu auparavant ; maintenant c'était le tour de sa femme.

L'oncle Justin apprit en même temps pourquoi la défunte l'avait avec tant d'instance mandé près d'elle : elle était mère d'un petit garçon de quatre ans, et sa dernière parole avait encore été une anxieuse et ardente prière à l'adresse de l'oncle Justin, un suprême appel à sa bonté et à sa pitié.

« Qu'il n'abandonne pas mon enfant ! Dites-lui bien que c'est le vœu d'une mourante, que je l'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré ! »

Et c'est ainsi que l'oncle Justin se trouva nanti d'un pupille et reçut charge d'âme.

Il emmena le petit Césaire à Verdun, le garda près de lui, dans sa gaie maisonnette de la rue Saint-Sauveur ; l'éleva lui-même, avec l'aide de Mme Fauquignon, lui enseigna l'alphabet et l'écriture, puis la grammaire, l'arithmétique, les généralités de l'histoire et de la géographie, ainsi que des notions courantes de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Il n'oublia pas la musique, pour laquelle il était passionné, et inspira cette même passion à son élève. À douze ans, Césaire était un excellent flûtiste, et ne rêvait pas d'autre profession que celle-là. Mais l'oncle Justin était un homme circonspect et expérimenté.

« Non, mon enfant, répondait-il à Césaire, pas de profession uniquement artistique ! C'est trop incertain et aléatoire, trop dangereux. Sois musicien amateur tant que tu voudras, et même le plus que tu pourras, mais possède un métier matériel et d'utilité constante, un gagne-pain pratique assuré. C'est parce que je t'aime, parce que je te veux heureux plus tard, que je combats aujourd'hui ton désir, si vil qu'il soit. Vois-tu, mon petit Césaire, l'Art est peut-être ce qu'il y a de plus beau sur terre, de plus grand et de meilleur avec la Bonté ; mais ce dieu exige un culte désintéressé. Chercher à trafiquer de lui, à lui faire produire de l'argent, à vivre de cet autel, c'est bien chimérique d'abord, ou tout au moins très risqué ; puis peut-être, à mon humble sens, n'est-ce pas tout à fait digne. Mieux vaut, crois-moi, lui rester foncièrement et immuablement fidèle, mais se créer des ressources en dehors de lui. C'est ce qu'a fait mon ami Cambournac, dont je t'ai maintes fois parlé, un zélé et fervent adepte de la musique, lui aussi, mais qui n'a pas dédaigné d'apprendre l'état d'horloger, de s'établir tout simplement et prosaïquement horloger-bijoutier, et qui n'a pas à se repentir de cette décision, qui s'est en une quinzaine d'années, amassé une gentille aisance. J'y

ai bien réfléchi, et j'ai, acquis la conviction que je ne saurais mieux te placer qu'auprès de lui. Cambournac est un de mes vieux camarades, le plus ancien et je puis même dire le seul qui me reste à l'heure qu'il est. Tu auras affaire à un patron d'humeur égale et douce, indulgent et bienveillant, un brave et digne homme dans toute l'acception du mot, et un homme qui a fait ses preuves dans son métier, qui y a réussi : c'est quelque chose. En outre, et comme un comble de chance, Cambournac a justement pour l'art musical le même goût que toi et que moi. Tu es donc sûr auprès de lui de n'être pas détourné de ce penchant, au contraire. En vérité, mon enfant, plus j'y songe, plus je ne découvre qu'avantages pour toi dans cette situation.

— Je crois aussi, mon oncle, que tout se rencontre pour que je m'y plaise. Et cependant... Cela me fait tant de peine de te quitter !

— T'imagines-tu, cher enfant, que cette séparation ne me coûte pas ? Mais je me dis que c'est dans ton intérêt, pour ton avenir... Et puis, Verdun n'est pas tellement éloigné de Paris qu'on ne puisse aller se voir deux ou trois fois l'an. Allons, essuie tes larmes, mon petit Césaire Léocadie va m'aider à préparer ta malle... Il faut que nous soyons demain soir chez Cambournac. »

q

Chapitre 2 Un drôle d'apprentissage.

M. et Mme Cambournac habitaient rue d'Assas, presque en face du jardin du Luxembourg. La boutique, trop exigüe pour mériter

le nom de magasin, était surmontée de l'enseigne : HORLOGER, en lettres d'or sur fond noir ; arrière-boutique, éclairée seulement par un vitrage, une longue imposte pratiquée dans la partie supérieure de la cloison, servait de salle à manger ; puis venaient une minuscule cuisine et la chambre à coucher, prenant jour toutes deux sur une cour intérieure.

M. Tiburce Cambournac était un petit homme chauve, obèse, ratatiné, dont les jambes, toutes courtes, disparaissaient sous son proéminent abdomen : il semblait rond comme un tonneau ou une boule, tandis que sa femme, aigre, fluette, élancée, interminable, avait l'air d'une perche. À les voir l'un près de l'autre on songeait instantanément et involontairement à un gigantesque bilboquet.

Grâce à sa nombreuse clientèle, principalement composée du clergé qui demeure aux alentours de Saint-Sulpice, et des étudiants de ce même quartier, M. Cambournac avait vu grossir d'année en année ses économies, et il était possesseur aujourd'hui de cinq à six mille livres de rente et d'une coquette villa située à proximité de la ligne de Versailles, sur le plateau de Vélizy. Cette villa, avec le jardin y attenant, était la grande préoccupation et la passionnante distraction des époux Cambournac. Été comme hiver et quelles que fussent les intempéries de la saison, en dépit de la pluie ou de la neige, de l'orage, du vent ou de la grêle, ils quittaient chaque samedi soir la boutique de la rue d'Assas pour n'y rentrer que le lundi matin, et souvent encore dans le courant de la semaine, quand l'envie leur prenait à l'un ou à l'autre d'aller « là-bas », ils n'y résistaient point.

« Là-bas », ce n'était jamais que par ce terme vague, mais très explicite pour eux, qu'ils désignaient leur campagne de Vélizy.

Dans un coin du jardin, ils avaient installé un poulailler, et l'élevage des poules était devenu leur affaire capitale, une affaire bien autrement intéressante que l'horlogerie et la bijouterie. Une brave femme du village, la mère Montgobert, était chargée de donner à manger à ces volatiles et de surveiller la propriété en l'absence des maîtres. Mais ceux-ci trouvaient sans cesse prétexte pour s'y rendre.

Une autre passion de M. Tiburce Cambournac, c'était celle qu'avait signalée à son neveu M. Justin Léveillé, la passion de la musique et spécialement du cornet à pistons. M. Cambournac était resté fidèle à cet instrument qu'il avait si longtemps pratiqué au 159e de ligne, et chaque matin, après son déjeuner, chaque soir, après son dîner, il ne manquait jamais de descendre dans sa cave pour jouer quelques morceaux favoris. À part, en effet, certains jours de fête où les orgues de Barbarie, les cors de chasse, les cornets à bouquin et à pistons ont licence de se faire entendre dans les rues, il lui fallait se cacher pour se livrer à cet exercice de prédilection, se réfugier dans cette sombre et humide cellule, dont le soupirail donnait sur la cour. Encore, à plus d'une reprise, les locataires de la maison – ces gens assurément n'aimaient pas la musique – s'étaient-ils plaints de ce vacarme, et, s'ils avaient fini par s'y résigner, c'est qu'ils y trouvaient leur profit, – une compensation aussi appréciable qu'inattendue. La cave, jusqu'alors infestée de rats qu'on ne savait comment mettre en fuite, avait, après quelques-unes de ces harmonieuses, mais bruyantes et assourdissantes séances, été débarrassée de ces vilaines bêtes. Et c'était bien le cornet à pistons de l'horloger qui avait causé cette panique et provoqué cet exode, car, dès que l'instrument cessait de retentir durant seulement une couple de jours, on constatait la réapparition progressive des fuyards.

Partis le matin de Verdun, M. Léveillé et son petit-neveu débarquèrent rue d'Assas vers la fin de l'après-midi.

Avant de se rendre chez son ami, l'oncle Justin avait tenu à s'assurer un gîte dans un hôtel du voisinage, de manière à ne pas être contraint d'accepter l'hospitalité que les Cambournac ne manqueraient pas de lui offrir.

« Pourquoi, diantre, n'es-tu pas venu ici directement ? se récria M. Cambournac, les premières effusions terminées. J'ai justement là-haut une chambre qui ne fait rien.

— Mon vieux, je n'entends pas te gêner...

— Tu ne m'aurais gêné en rien du tout. Enfin je te retiens à dîner ce soir.

— Volontiers.

— Et demain nous allons à Vélizy : je te montrerai ma bicoque.

— C'est cela.

— Alors voici mon futur élève ? reprit M. Cambournac en se tournant vers Césaire.

— Qu'il est petit ! ajouta Mme Cambournac, longue et sèche personne, aux pommettes saillantes, au nez effilé, aux cheveux grisonnants et clairsemés. On ne lui donnerait pas dix ans.

— Il en aura treize à la Saint-Jean prochaine, madame, c'est-à-dire dans un mois, répliqua l'oncle Justin.

— Il a d'ailleurs encore le temps de grandir, et il ne s'arrêtera pas là, n'est-ce pas donc ? repartit M. Cambournac, en tapotant affectueusement les joues de l'enfant. Tiens, poursuivit-il, — et du

doigt il indiqua à Césaire un établi disposé côté du sien, contre la montre, – voici ta place : c'est là que je te mettrai.

— Il sera on ne peut mieux, remarqua l'oncle.

— De cette façon, je verrai comment il travaille, j'aurai sans cesse l'œil sur lui. »

En attendant le dîner, M. Cambournac proposa à ses invités d'aller faire un tour au Luxembourg, ce qui fut aussitôt accepté. Comme Césaire, qui, depuis son arrivée à Verdun, n'en était jusqu'à présent jamais sorti, s'extasiait sur tout ce qu'il apercevait, sur ces statues de marbre, ces vastes pelouses, ce « beau château », et, là-bas, ces tours, et ce clocher, et ce dôme, l'oncle Justin reprit :

« J'ai l'intention de conduire cet enfant demain matin aux Champs-Élysées et au Bois de Boulogne.

— Tu as raison, dit M. Cambournac.

— À quelle heure irons-nous à Vélizy ?

— Nous prendrons le train de quatre heures cinq, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Du tout.

— Comme nous ne pouvons pas fermer le magasin si tôt, ma femme viendra nous rejoindre un peu plus tard, sur les six ou sept heures. »

Ce programme fut suivi de point en point. L'oncle Justin, préférant, à cause de la chaleur, voyager la nuit, avait fixé son départ au surlendemain soir, en sorte qu'il avait encore toute une jour-

née à passer avec Césaire. Cette journée fut de même employée à des promenades dans Paris : le matin on visita le Jardin des Plantes, on parcourut le musée du Louvre l'après-midi, et l'on poussa ensuite une pointe jusqu'aux Buttes-Chaumont ; puis on revint dîner rue d'Assas, et, à dix heures du soir, M. Justin Léveillé, accompagné de son neveu et de l'ami Cambournac, prit le chemin de la gare de l'Est.

Césaire, durant toute la journée et le jour précédent, n'avait fait que penser à cette séparation finale, cet instant terrible, et il avait le cœur bien gros. Il aimait tant son oncle ! C'était son seul parent, l'unique lien qu'il eût sur terre, – tout pour lui.

« Ne pleure pas, mon enfant... Allons, sois raisonnable ! dit l'oncle Justin, qui lui-même avait peine à retenir ses larmes. Tu es un homme, sapristi ! Je reviendrai te voir avant l'hiver, je te le promets ! D'ici là écris-moi souvent.

– Oui, mon oncle... Tu reviendras bientôt, n'est-ce pas ? Oh, oui !

– Encore une fois, avant l'hiver, en septembre ou octobre prochain, je t'en donne ma parole !

– Et je serai là pour la lui rappeler, ajouta M. Cambournac. Oui, si tu tardes à revenir, je t'enverrai une sommation par lettre ! » acheva-t-il en pressant dans ses bras son vieux camarade.

Quelques minutes plus tard, le train emportait l'oncle Justin vers sa bonne ville de Verdun, et l'horloger et son apprenti, perchés tous deux sur une impériale d'omnibus, regagnaient la rue d'Assas.

Césaire, qui avait passé les deux nuits dernières dans la même chambre d'hôtel que son oncle, allait coucher pour la première fois, seul, chez des étrangers, sous un toit inconnu.

Cette première nuit, dans l'étroite et basse mansarde du sixième étage dépendant de l'appartement de M. Cambournac, il ne l'oublia jamais.

La chaleur était étouffante sous ces combles, et le jeune provincial, ignorant les fenêtres à tabatière et leur système d'ouverture, ne parvint qu'au petit jour à manœuvrer la tige d'arrêt et à se donner un peu d'air. En outre, la fatigue des journées précédentes, jointe à l'émotion et au chagrin qu'il éprouvait, lui avait causé une violente migraine, et il ne savait comment alléger son mal, que faire ni que devenir.

Entendant sonner cinq heures à une horloge voisine, dont il avait du reste compté toutes les heures, durant cette longue et affreuse nuit blanche, il se hasarda à descendre ; mais tout dormait encore dans la maison, et il dut regagner son gîte.

Enfin des allées et des venues dans le couloir et sur le palier, des bruits, plus ou moins accentués, retentissant dans l'escalier ou la cour, lui indiquèrent qu'il pouvait se risquer de nouveau à quitter son réduit ; et, en effet, comme il arrivait au rez-de-chaussée, il aperçut la maigre silhouette de Mme Colombe Cambournac. La chambre à coucher de l'horloger avait une porte de sortie sur le vestibule, et Mme Cambournac entrouvrait cette porte, quand Césaire apparut au bas des marches.

Il s'empressa de saluer très poliment sa patronne.

« Bonjour, mon petit ami, répondit-elle. Je vois que tu es matinal : c'est bien, cela ! Nous aussi, nous nous levons de bonne heure, six heures l'été, sept heures l'hiver.

— Je pourrai descendre plus tôt, si vous le désirez, madame... J'ai toujours eu l'habitude de me réveiller de bon matin...

— Non, six heures, c'est suffisant... Je m'en vais te montrer comment on ôte les volets de la devanture : c'est la première chose... Viens par ici ! »

Lorsque Césaire eut terminé cette opération, Mme Cambournac lui mit un balai entre les mains et lui apprit à s'en servir, non seulement pour balayer la boutique, mais la salle à manger et la chambre à coucher. Quant à la cuisine :

« Nous la ferons en grand tout à l'heure, lui dit-elle ; nous nettoierons toutes les planches, ainsi que le buffet et le haut de la cheminée ; nous laverons le carrelage à la potasse. Tu verras, je te montrerai ! »

En attendant, le rôle du balai étant fini, elle passa à Césaire un torchon, et – nouvelle démonstration – lui enseigna à méthodiquement et minutieusement essuyer chaises, tables, commode, étagère, tous les meubles.

« Mais quand donc me mettrai-je à l'ouvrage ? » commençait à se dire Césaire, en songeant à l'horlogerie et en lançant un coup d'œil sur la place qui lui était réservée, sur son établi.

Le nettoyage de la cuisine, nettoyage « en grand » et qu'on avait réservé pour la fin, dura jusqu'à onze heures. Césaire espérait aller s'asseoir alors près de son patron, mais sa patronne intervint de nouveau.

« À présent, il faut songer au déjeuner. Sais-tu éplucher les pommes de terre ? Je gage que tu ne sais pas ! »

Césaire convint qu'en réalité cette besogne ne lui était pas familière.

« Tu vois que de choses tu as à apprendre ! Heureusement que je suis là pour te montrer ! »

« Je te montrerai... Je m'en vais te montrer... » Ces locutions revenaient à tout instant sur les lèvres de la longue, sèche et osseuse femme : c'était d'elle, et d'elle seule, que Césaire semblait l'apprenti.

Dans la boutique, courbé sur son établi, la loupe immuablement encastrée sous l'arcade sourcilière, afin d'examiner de plus près les rouages de ses montres, l'obèse petit horloger travaillait sans s'inquiéter de ce qui se passait derrière lui.

« Regarde ! continuait Mme Cambournac. Il ne s'agit pas d'enlever la moitié de la pomme de terre en la pelant ; il faut, au contraire, s'appliquer à peler aussi fin que possible... Tiens, comme cela ! »

Elle avait l'air très économe, la patronne ; et, cette économie, Césaire la constata mieux encore, lorsqu'on se mit à table.

Dans les repas qu'il avait pris avec son oncle les jours précédents chez M. Cambournac, la présence de M. Justin Léveillé avait contraint la maîtresse de la maison à modérer ou cacher sa lésinerie ; mais elle n'avait plus à se gêner maintenant : un apprenti n'est pas un invité.

Césaire fut consterné de la minceur du morceau de pain qui lui fut adjugé. Tout jeune qu'il était, et si menue que fût sa taille, il n'était pas assez timide pour ne pas oser redemander du pain ; il en redemanda, non pas une fois, mais deux fois, trois fois : à chaque reprise, le morceau devenait plus microscopique ; que faire alors ? Lui, à qui son oncle coupait de si larges et si épais châteaux de pain de ménage, et qui était habitué à si bien y mordre à pleines dents et tout son soûl !

Il sortit de table avec à peu près autant d'appétit qu'il en avait en s'y mettant, et derechef il se demanda s'il allait enfin commencer son apprentissage d'horloger.

Mais c'était l'heure de la séance musicale, et M. Cambournac l'invita à le suivre à la cave.

« Nous allons voir ta force ! » ajouta-t-il.

Césaire n'avait eu garde d'oublier sa flûte à Verdun ; il alla la quêrir dans sa malle, et descendit retrouver son patron, dont les savantes variations, puissamment modulées, sur le cornet à pistons, faisaient déjà résonner et trembler toute la cave.

« À ton tour ! À ton tour, flûtiste ! dit M. Cambournac, en poussant Césaire devant le pupitre mobile qu'éclairait un bout de bougie. Pas mal ! reprit-il ensuite. Non, ce n'est vraiment pas mal, et l'on voit que ton oncle a passé par là. Un maître musicien, ton oncle ! Pour les solos, personne ne le valait... C'était superbe, admirable ! Je me rappelle, entre autres, quel succès il obtenait sur la place Bellecour, à la musique du dimanche, quand nous étions à Lyon. Cela remonte loin ! Oui, un grand artiste, ton oncle ! »

Césaire sentit son cœur palpiter de joie à ce chaleureux éloge de l'oncle Justin, et M. Cambournac conquit d'emblée toute sa sympathie et son affection.

« Et la bonté même, le dévouement incarné ! continua-t-il.

— Oh oui ! fit Césaire. Combien je suis heureux de vous entendre l'apprécier si bien !

— Il ne manquerait plus que ça, repartit M. Cambournac, que je ne l'apprécie pas et ne chante pas ses louanges ! Mais, à propos de chanter, si nous reprenions nos instruments ? Voyons, jouemoi encore cette cavatine ! »

Et quand Césaire eut terminé :

« Bravo, mon enfant, bravo ! Ton oncle ne t'a appris que la flûte ?

— J'ai fait un peu de clarinette aussi, un peu de cornet à pistons également...

— Que ne le disais-tu ! Nous allons en jouer ensemble !

— Oh ! je ne saurais pas ! répliqua modestement Césaire.

— Bah ! Bah ! Cours donc prier Mme Cambournac de te donner le piston qui est dans l'armoire, le petit nickelé... »

Césaire revint bientôt avec l'instrument demandé, et la leçon commença.

« Espérons, se disait-il en lui-même, que ce sera tout à l'heure le tour de l'horlogerie ! »

Mais son espoir fut déçu. Lorsque maître et élève remontèrent de la cave et réintégrèrent la boutique, comme Césaire avisait de nouveau cet établi et ce tabouret, qui, au dire du patron, lui étaient réservés, et s'en approchait :

« Mais, Tiburce, est-ce que tu n'as pas un boîtier de montre à envoyer chercher ? demanda Mme Colombe Cambournac à son mari.

— Si, chez Bloch ; mais on pourrait n'y aller que demain, en se rendant chez Martin.

— Il vaut mieux que cette course se fasse aujourd'hui, repartit péremptoirement la patronne. Demain j'ai l'intention de sortir.

— Il faut cependant qu'on aille demain chez Martin.

— Eh bien, le petit ira ; mais, au lieu d'être demain quatre heures dehors, il n'en sera que deux, et je pourrai sortir après ma besogne faite. Envoie-le cette après-midi chez Bloch.

— J'aurais aussi besoin de porte-mousquetons pour ces chaînes, et d'un médaillon onyx semblable à celui-ci.

— Raison de plus ! En allant rue Turbigo chez Bloch, il poussera jusqu'au faubourg Saint-Martin chez Landry, et boulevard Voltaire chez Marcellier, et il te rapportera tes porte-mousquetons et ton médaillon. Donne-lui bien les modèles. Il faut tout te dire, vraiment ! Écris-lui les adresses exactes sur un bout de papier : qu'il ne se perde pas en route, cet enfant ! Il ne manquerait plus que ça ! Explique-lui bien aussi que, s'il est embarrassé, il doit demander son chemin aux sergents de ville, et rien qu'aux sergents de ville... Tu entends, petit ?

— Oui, madame,

— Rien qu'aux sergents de ville ! répéta M. Cambournac. Tu les reconnaîtras bien à leur uniforme ?

— Oui, monsieur. »

Durant les deux jours qu'il avait, en compagnie de son oncle, parcouru Paris à peu près dans tous les sens, « le petit » avait pu en remarquer les principales voies, en distinguer et en retenir les grandes lignes ; aussi, dans cette première sortie qu'il fit seul, abandonné à lui-même, ne s'égara-t-il pas trop, grâce surtout et en effet aux sergents de ville, qu'il ne craignit pas de mettre fréquemment à contribution.

Mais quand, après être allé pédestrement de la rue d'Assas à la rue Turbigo, de la rue Turbigo au sommet du faubourg Saint-Martin, du faubourg Saint-Martin à l'extrémité du boulevard Voltaire, il lui fallut de là-bas regagner son point de départ, il était moulu. Il avait pourtant d'excellentes jambes, et, le long de la Meuse ou dans les forêts avoisinant Verdun, il lui était maintes fois arrivé de marcher durant des après-midi entières sans autre conséquence qu'une bonne et salubre fatigue. Il n'en allait pas de même ici ; il n'était nullement accoutumé au pavé parisien, et ses pieds se ressentaient douloureusement de ce changement.

Il avait hâte de grimper dans sa chambre et de retrouver son lit. À peine eut-il la force de manger son assiettée de soupe.

« Tu as l'air de ne plus en pouvoir, petit ? demanda Mme Cambournac.

— Oh oui, madame ! avoua-t-il.

— C'est le début... C'est inévitable ! Peu à peu tu t'y feras, mon enfant, répondit onctueusement la patronne. Si tu veux monter te coucher ?

— Je veux bien, madame. »

Quelques minutes plus tard, Césaire se glissait dans ses draps ; mais son excès de fatigue et la courbature qui en résultait, les cuisants élancements qu'il éprouvait aux orteils et à la plante des pieds, l'empêchaient de s'endormir, et, tout en se tournant et se retournant sur sa couche, il se répétait :

« Quel drôle d'apprentissage ! Est-ce que cela va continuer de la sorte ? Je ne pourrai pas rester ici dans ces conditions... Jamais je n'aurais cru... Non, je ne me serais jamais douté !... Et si mon oncle savait... Quel drôle d'apprentissage ! »

q

Chapitre 3 Une famille de braves gens.

Le lendemain, après avoir, comme la veille, enlevé les volets de la devanture, puis balayé et essuyé la boutique et les autres pièces, Césaire venait de tirer le tabouret glissé sous son établi et se disposait à s'y asseoir, quand Mme Cambournac l'interpella :

« Dis donc, petit, ce n'est pas la peine : nous allons aller au marché.

— Mais, madame, il faut cependant bien que je me mette au travail... au travail pour lequel on m'a placé chez vous », répliqua Césaire, qui, durant son insomnie de la nuit précédente, avait

pris la courageuse résolution de déclarer à sa patronne qu'il voulait travailler à autre chose qu'aux soins du ménage et s'initier à son état d'horloger.

« Certainement, mon enfant, repartit sans se démâter le moins du monde Mme Cambournac. Tu as raison, et cette impatience est de bon augure. Mais, auparavant, il est indispensable que tu sois au courant de mille menus détails usuels ; il faut bien que tu étudies la vie, la vie pratique : cela fait aussi partie de ton apprentissage. »

« En effet... Peut-être bien ! » songea avec anxiété et débonnairement Césaire.

« C'est pour cela que je vais t'emmener au marché, conclut la patronne. Je te ferai faire connaissance avec les fournisseurs ; je te signalerai les qualités des denrées, du beurre, des œufs, du fromage, des légumes, de la viande, du poisson, et t'enseignerai petit à petit à t'en rendre compte, à les constater ou les deviner, ces qualités. Il faudra aussi que tu apprennes les prix de tous nos principaux comestibles, les prix exacts et non exagérés ; tu verras comment on s'y prend pour marchander, comment on estime les choses à leur juste valeur, et comment on réussit à se faire duper le moins possible. Tout cela, tu en conviendras, est extrêmement intéressant, suprêmement utile, d'une importance capitale ! C'est la vie même, cela, encore une fois, mon enfant ! »

Le petit Léveillé en convint ; ce qui ne l'empêcha pas de se dire qu'il n'était cependant pas entré chez M. Cambournac pour accompagner au marché Mme Cambournac, et lui porter son panier et son filet à provisions.

Les emplettes effectuées, de retour au logis, la patronne invita son groom et factotum à la suivre dans la cuisine, et lui « montra » – c'était toujours son rôle et son mot : elle avait sans cesse quelque recette ou procédé, quelque besogne ou opération à expliquer et faire exécuter – comment on épluche les haricots verts, de quelle façon on nettoie et apprête les petits radis, et la meilleure manière de les ranger dans le ravier.

Mme Cambournac emmena Césaire au marché.

« Mais, Colombe, glapissait M. Tiburce Cambournac, j'ai besoin d'envoyer le petit chez Martin !

— C'est convenu, il ira cette après-midi. Il faut bien que nous préparions le déjeuner ! Moi aussi, j'ai à sortir tantôt, je te l'ai dit hier ; je veux aller au Bon Marché... Il y aurait encore la suspension à astiquer : elle n'a pas été faite depuis plusieurs mois ; la garniture de la cheminée également... Mais ce sera pour demain. »

Il y avait ainsi tout un arriéré de frottages, de fourbissages et de nettoyages à liquider : depuis sans doute le départ du prédécesseur du petit Léveillé, Mme Cambournac n'avait pu tenir son intérieur en aussi bon état qu'elle l'aurait désiré et en avait coutume, et maintenant elle se rattrapait, se remettait au pair.

Le déjeuner fut, comme celui de la veille, suivi d'une séance musicale dans la cave ; les deux pistons s'en donnèrent à cœur joie, et M. Cambournac voulut bien déclarer à son élève que « cela marcherait et qu'on ferait quelque chose de lui ».

« Et l'horlogerie, monsieur ? insinua Césaire, à qui l'occasion de rappeler ce menu détail parut on ne peut plus propice. Je vous

remercie mille et mille fois de vos leçons de cornet à pistons, elles me font le plus grand plaisir, mais...

— Mais ton oncle aurait pu te les donner tout aussi bien que moi, ces leçons, car il est d'une jolie force sur le piston, oui, certes, je m'empresse de le proclamer, et ce n'était pas la peine de le quitter et de venir chez moi uniquement pour apprendre cet instrument, n'est-ce pas donc ? Mais ne t'inquiète pas, va, mon enfant, reprit M. Cambournac ; ce soir même, à ton retour de chez mon ouvrier, de chez Martin, nous commencerons l'horlogerie. Nous serons seuls tous les deux, nous serons tranquilles : quand Mme Cambournac va au Bon Marché, elle en a généralement pour toute son après-midi et n'en sort qu'à la fermeture ; nous profiterons de notre liberté. »

Césaire n'osa pas demander à son patron si, pour chaque leçon d'horlogerie, il lui faudrait ainsi escompter l'absence de la patronne ; mais il ne put s'empêcher de se le demander à lui-même mentalement, et la réponse qu'il se fit ne différait guère de l'affirmative.

Oui, M. Cambournac était sans énergie et sans volonté devant sa femme ; il se laissait mener par elle, n'entendait que par les oreilles et ne voyait que par les yeux de sa compagne. En dépit de toutes ses qualités, de sa réelle bonté de cœur notamment, il se taisait devant les injustices ou les méchancetés qu'elle commettait, les supportait, et, par son silence, semblait les approuver et engager les autres à faire comme lui, à courber le front et se résigner. Elle avait su, dès les débuts de leur mariage, lui imposer sa loi et le plier sous son joug, et maintenant il était fait à ce servage et ne pensait même plus à s'en plaindre ou à protester, encore moins à se cabrer et se révolter. Le pauvre homme – c'était bien

le nom qu'il méritait – était maté, paralysé et annihilé par l'épouse qu'il avait lui-même choisie, et qui justifiait si peu son prénom de Colombe.

En confiant son neveu à « l'ami Cambournac », l'oncle Justin, qui n'avait jamais oublié l'aménité, la cordialité et tous les généreux sentiments de son vieux camarade, ne concevait aucun doute sur le sort de Césaire.

« Chez qui pourrais-je le mieux placer ? Où serait-il mieux ?

— Chez personne ! Nulle part ! »

L'excellent oncle avait compté sans Mme Cambournac, qu'il ne connaissait d'ailleurs pas et ne pouvait supposer telle.

« Oh, non ! Et s'il avait su... s'il savait !... » se répétait Césaire en montant la rue d'Assas et se dirigeant vers la demeure de M. Martin.

M. Cambournac l'avait chargé de porter à cet ouvrier deux montres à réparer, et, comme la veille, il lui avait remis un chiffon de papier mentionnant l'adresse du destinataire.

« Tu n'as qu'à suivre ton chemin toujours tout droit jusqu'au lion de Belfort... une énorme statue de lion couché. Tu verras bien ? Là, tu tourneras à gauche, tu passeras devant une gare de chemin de fer, la gare de Sceaux, et tu prendras l'avenue de Montsouris, – l'avenue du Parc-de-Montsouris, pour la désigner exactement, et nous conformer aux plaques indicatives, – la rue d'Alésia coupe cette avenue, et le n° 19 bis, où habite M. Martin, se trouve presque à l'angle. Du reste, si tu es embarrassé...

— Je m'adresserai à un sergent de ville ?

— C'est cela, et à personne autre. Méfie-toi : il y a toujours de mauvais garnements, apostés sur les places ou aux coins des rues, à l'affût des provinciaux qui ne connaissent pas Paris et ont le bec en l'air. Ne flâne pas et ne bavarde avec personne, tu entends ?

— Oui, monsieur. Je ne flânerai pas, et, si l'on m'accoste, je ne répondrai mot, vous pouvez y compter. »

Césaire s'était donc mis en route, et il songeait à son oncle, se demandait si, au risque de lui faire de la peine, il ne devait pas lui écrire et lui dépeindre sa situation telle qu'elle était, ou s'il ne valait pas mieux attendre, patienter encore, dans l'espérance de la voir se modifier.

C'est en ruminant ces anxieuses réflexions qu'il arriva rue d'Alésia, devant la maison désignée.

M. Martin demeurait au rez-de-chaussée, à l'extrémité du large corridor ou vestibule où le concierge avait sa loge : une plaque de cuivre, fixée sur le panneau de la porte, indiquait d'ailleurs le nom et la profession du locataire :

MARTIN HORLOGER.

Au tintement de la sonnette, les stridents aboiements d'un petit chien répondirent.

« Allons, Kiki, taisons-nous ! »

En même temps que cette injonction se faisait entendre, la porte s'ouvrit, et une femme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, svelte et bien prise, aux yeux de pervenche aux joues fraîches et potelées, aux cheveux d'un blond cendré et légèrement

ondulés sur le front, à la physionomie douce, franche et avenante, apparut dans l'embrasement.

« Je viens de la part de M. Cambournac, commença Césaire.

— Entre, mon petit ami. Tu es sans doute son nouvel apprenti ?

— Oui, madame, et j'apporte deux montres à réparer. C'est pressé : M. Cambournac m'a chargé de vous dire qu'il les lui faudrait pour samedi soir au plus tard. »

Près de l'une des fenêtres, qui donnaient sur un gai jardinet, travaillait devant une table étroite et massive, garnie d'instruments d'horlogerie, un petit homme maigre et presque chauve, au dos voûté.

À sa droite, non loin de l'autre fenêtre et devant une autre table, une fillette de onze à douze ans était assise, plume en main, probablement occupée à « faire ses devoirs ».

M. Martin se leva et, s'approchant de l'apprenti de M. Cambournac, prit les deux montres qui lui étaient envoyées ; puis il regagna son poste, afin de les examiner à son aise et de se rendre compte des réparations que nécessitait leur état.

Durant ce court déplacement, Césaire remarqua que l'ouvrier était atteint d'une légère claudication.

Mme Martin, avançant une chaise, invita l'enfant à s'asseoir et s'informa s'il y avait longtemps qu'il était chez M. Cambournac.

« Depuis avant-hier, madame, répondit Césaire.

— Tu n'es pas de Paris ?

— Non, madame, je suis de la Lorraine, de Verdun.

— Ah ! de Verdun ! Nous sommes presque compatriotes. Moi, je suis des Ardennes. Et tu n'étais jamais venu à Paris ?

— Non, madame. »

Comme M. Kiki, un épagneul de petite race, à robe noire tachée de feu, ne cessait de se trémousser autour de Césaire et de lui flairer les mollets, en se demandant sans doute quel était cet intrus et qu'est-ce qu'il venait faire « chez nous », Mme Martin crut devoir modérer ce zèle, et, touchant du pied l'échine de ce vigilant gardien :

« Voyons, Kiki, laisse le petit monsieur tranquille. Va-t-en ! Va te coucher ! »

Sans hésiter une seconde, M. Kiki, qui paraissait avoir l'intelligence très éveillée et à qui il était superflu de répéter les choses deux fois, alla reprendre son poste accoutumé, auprès de sa jeune maîtresse, sous la table devant laquelle la fillette écrivait, – ou plutôt n'écrivait plus.

Depuis, en effet, l'arrivée de l'apprenti de M. Cambournac, elle avait interrompu sa besogne, tourné le dos à ses livres et à ses cahiers, et elle le regardait et l'examinait sans désespérer.

« Tu as chaud, mon petit ami, reprit Mme Martin, comme Césaire s'épongeait le front avec son mouchoir. As-tu soif ? Ne crains pas de le dire, ajouta-t-elle obligeamment. Veux-tu un verre d'eau rougie ?

— Je veux bien, madame. »

Mme Martin allait chercher un verre dans une pièce voisine, quand, en passant devant la fillette, celle-ci la tira par la manche, puis se haussa vers elle et lui glissa à l'oreille :

« Maman, demande-lui donc aussi s'il a faim. Il a peut-être faim... C'est l'heure de mon goûter...

— Tu as raison, Antoinette. Prépare les cerises et le pain... Tu mangeras bien quelques cerises ? ajouta Mme Martin en s'adressant à Césaire.

— Ô madame ! Merci... Je... je craindrais...

— Ne te fais donc pas prier. À ton âge on a toujours appétit... Allons, assieds-toi là ! » reprit-elle en poussant Césaire vers la table, où Antoinette venait de déposer un de ces longs pains dits jockos et une pleine corbeille de superbes bigarreaux noirs, sans préjudice de la bouteille de vin et de la carafe d'eau claire, ni des verres et des assiettes. « À propos, quel âge as-tu ?

— Treize ans, madame.

— Treize ans ! Moi qui t'en donnais dix à peine !

— C'est également ce que dit Mme Cambournac, repartit Césaire. Elle m'a même encore répété ce matin que je ne serais jamais un géant.

— Bah ! Qui sait ? riposta Mme Martin avec un gai sourire. Tu te mettras peut-être à grandir tout d'un coup pour rattraper le temps perdu. »

M. Kiki, voyant sa maîtresse en train de manger, était venu la rejoindre, et, les deux pattes de devant posées sur ses genoux, le

museau en l'air, les yeux braqués sur elle, sollicitait, dans le plus éloquent silence, des preuves de sa générosité.

Du pain, il n'en fallait pas à M. Kiki ; une telle maigre chère était au-dessous de lui, et, pour exprimer son refus, lorsqu'on lui présentait un morceau de mie ou de croûte, il témoignait du plus superbe dédain : lentement ; majestueusement, comme outragé dans sa dignité et son honneur, il opérait une demi-révolution sur lui-même, vous tournait le dos, et s'éloignait à menus pas, sans plus vous regarder. En revanche, et chose singulière, M. Kiki raffolait des cerises et savait on ne peut mieux les manger. Il fallait le voir rejeter les noyaux au fur et à mesure, les expulser d'un seul souffle, avec un petit bruit sec ! Pfft ! Pfft ! Pfft !

Césaire était tout surpris de ce prodige et s'en amusait de tout cœur.

« Qu'il est drôle, ce chien ! Qu'il est drôle ! s'exclamait-il.

— Et si vous le voyiez se régaler de noisettes, les casser et en extraire l'amande ! dit Antoinette.

— Il mange aussi des noisettes ?

— Et des noix, et du raisin, et des fraises donc ! Ah ! les fraises, c'est son plat de prédilection ! N'est-ce pas, mon Kiki, que tu aimes bien les fraises ? »

Le petit épagneul, comme s'il eût compris la question que lui posait sa jeune maîtresse, se mit à pousser de joyeux jappements et à frétiller impétueusement de la queue.

« Kiki mange de tout, absolument comme ses maîtres, dit Mme Martin. Il n'y a que le pain dont il fasse fi. Ah ! le pain, il

n'en faut pas !

— Qu'il est donc comique ! s'écriait Césaire. Je n'en ai jamais vu un pareil !

— Mais c'est qu'il n'en existe pas ! repartit Mme Martin en passant et repassant la main sur le dos du gentil animal. Kiki est incomparable, Kiki est seul et unique de son espèce ! »

Encouragé par l'aimable accueil qui lui était fait, Césaire avait déjà vidé deux grands verres d'eau rougie, et il en était à son troisième morceau de pain.

« À la bonne heure ! Je savais bien qu'à ton âge l'appétit ne manque jamais ! s'écria Mme Martin. Mais quel est donc ton nom ?

— Césaire Léveillé.

— Tu es né à Verdun ?

— Non, madame, mais j'y ai été élevé par mon grand-oncle, le seul parent qui me reste.

— Ah ! tu es orphelin ? Pauvre petit ! Et comment ton grand-oncle a-t-il connu M. Cambournac ?

— Au régiment, madame ; ils étaient musiciens tous les deux.

— Je suis allée souvent à Verdun, reprit Mme Martin. Presque toute mon enfance s'est passée dans cette région de l'Argonne...

— Maman, tu m'as toujours promis de m'y conduire, interrompit Antoinette. Nous devons toujours aller voir ces parents dont tu nous parles si souvent...

— Et nous n’y allons jamais, c’est vrai ! murmura pensivement Mme Martin. Chaque fois un obstacle surgit, une chose ou une autre vient sans cesse à l’encontre et nous oblige à différer ce projet... Il faudra cependant bien...

— Oh, oui, maman ! Oh, oui ! »

Mme Martin, que cette évocation du pays où s’étaient écoulées ses premières années avait rendue songeuse et semblait attrister, détourna l’entretien, et, présentant à Césaire la corbeille de cerises, l’invita à ne pas en laisser.

« Madame, non... Je vous remercie...

— Il en reste si peu ! Ne crains rien : avec du pain elles ne te feront pas de mal. »

Et elle vida la corbeille dans l’assiette de Césaire. Tout était en bon ordre, paisible et souriant dans cette grande pièce, où les deux fenêtres, qui ouvraient sur un petit jardin disposé en pelouse et tout verdoyant, épandaient à flots la lumière.

Tout y révélait l’économie et la simplicité, mais tout y reluisait de propreté. On se sentait dans un intérieur de gens laborieux, sages, aimables, serviables et heureux, — de braves gens.

Cependant M. Martin, qui était toujours courbé sur sa table de travail, en train d’examiner, de démonter, de nettoyer et rhabiller ses montres, ne paraissait pas très robuste. Ses tempes et le sommet de sa tête s’étaient prématurément dégarnis, des rides nombreuses et menues zébraient son front et descendaient jusque sur ses joues hâves et creuses. Peut-être, en dépit de cette atmosphère de paix et de bonheur qui l’entourait, avait-il quelque préoccupation, quelque grave souci.

« Tu répondras à M. Cambournac que les deux montres seront prêtes pour samedi soir, comme il le désire, dit-il à Césaire. Tu pourras venir les chercher à partir de trois heures.

— Bien, monsieur. »

Et, après avoir pris congé de M. et de Mme Martin, salué Antoinette, et les avoir tous chaleureusement remerciés de leur cordialité, Césaire, escorté à son départ, comme il l'avait été à l'arrivée, par les vigoureux jappements du petit épagneul, gagna la porte et s'en revint vers la rue d'Assas. Chemin faisant, il pensait au bon accueil qu'il avait reçu dans cette maison, à la belle, gracieuse et avenante physionomie de Mme Martin, à la gentillesse de Mlle Antoinette, à celle aussi de M. Kiki, et il se sentait plus dispos et plus léger, il avait comme l'intuition que désormais il trouverait chez ces excellentes gens consolation et réconfort, et, au besoin, aide et appui.

q

Chapitre 4 À Vélizy.

De temps à autre, généralement deux fois par an, au mois de mai et à l'automne, M. et Mme Cambournac invitaient la famille Martin à venir passer une journée de dimanche dans leur propriété de Vélizy. Ils s'efforçaient par là de maintenir et de resserrer leurs bonnes relations avec M. Martin, habile ouvrier, aussi exact que consciencieux, qui leur était extrêmement utile. Trop occupé pour pouvoir suffire seul à tous les réglages et rhabillages de montres ou de pendules que sa clientèle réclamait de lui, M.

Cambournac était bien obligé de se faire suppléer, et il tenait d'autant plus à M. Martin qu'aucun des nombreux aides et suppléants auxquels il s'était jusqu'alors adressé n'avait réussi comme lui à le satisfaire.

« Non, je n'en ai jamais rencontré et je n'en rencontrerai jamais un meilleur ! disait-il. On peut absolument et de toute façon compter sur lui. Aussi il faut le ménager, il faut nous l'attacher. »

Par ce radieux dimanche de septembre, vers les neuf heures du matin, M. Cambournac et Césaire, qui étaient partis, comme de coutume, en compagnie de Mme Cambournac, la veille au soir, après la fermeture de la boutique, se disposaient à aller à travers le bois au-devant des Martin, quand Césaire s'entendit appeler par sa patronne.

« Petit ! Petit ! Attends un peu ! Ne l'emmène pas, Tiburce ! ajouta-t-elle en se tournant vers son mari. J'ai besoin de lui, tu comprends bien ! J'ai beau avoir Mme Montgobert avec moi, je ne puis suffire à tout, un jour comme celui-ci particulièrement, un jour où nous avons du monde !

— En effet, Colombe, c'est vrai, je ne réfléchissais pas, répondit l'horloger avec sa mansuétude habituelle.

— Tu ne réfléchis jamais à rien, toi ! Pendant que nous dressons le couvert, le petit s'occupera de la cuisine, il surveillera le gigot, tout en épluchant la salade ; il y aura le café à moudre ensuite. Puis je voudrais bien que les plates-bandes qui longent le mur fussent arrosées ; elles ne l'ont pas été hier soir, et elles ont soif. Tiens, petit, commence par là, amuse-toi à arroser les plates-bandes. »

« Amuse-toi à arroser... Amuse-toi à bêcher... Amuse-toi à faire ceci... Amuse-toi à faire cela... » : c'était l'aimable et fallacieuse locution que se plaisait à employer Mme Colombe Cambournac pour donner ses ordres à son apprenti et lui imposer quelque bonne grosse et lourde corvée.

« Tu sais où est l'arrosoir, petit ? Il est dans le cellier...

— Oui, madame, je sais. »

Certes, oui, il le savait, le « petit », où se trouvait l'arrosoir, puisque lui seul s'en servait, lui seul, – sauf Mme Montgobert, qui remplaçait en leur absence les maîtres de la villa, – arrosait tout le jardin. Arroser, sarcler, écheniller, bêcher, ratisser, voilà à quoi il était exclusivement occupé tous les dimanches, à part deux ou trois intermèdes de cornet à pistons. Grâce à ses dispositions naturelles et à ses précédentes études musicales, il avait fait de rapides progrès dans la connaissance de cet instrument et y montrait même déjà un réel talent. C'était, avec les notions culinaires et ménagères et les cours du marché, les prix des diverses denrées alimentaires, tout ce qu'il avait appris, depuis trois mois qu'il vivait sous le toit et la tutelle des époux Cambournac.

À force de fréquenter ce marché de la rue de l'Abbé-Grégoire où s'approvisionnait Mme Cambournac, il avait fini par se familiariser plus ou moins avec quelques-uns des fournisseurs, et il avait amplement ouï parler de sa patronne, narrer sur elle de bien amusantes et bien caractéristiques anecdotes.

Un jour, par exemple, elle se vantait d'avoir découvert un infaillible moyen pour empêcher son mari et l'apprenti de ce dernier, – un prédécesseur de Césaire, – de trop manger ; et comme

la marchande, la fruitière, devant qui elle se targuait de la sorte, l'interrogeait curieusement :

« Quel peut bien être ce moyen ?

— Je m'en vais vous dire... lui glissa-t-elle à mi-voix et en clignant de l'œil, comme pour souligner la malice. Je fais mauvais ! Oui, au lieu de bonne cuisine, dont on se régalerait, dont on mangerait trop, par conséquent, j'en fais de la mauvaise. Je prends de préférence de bas morceaux, des légumes pas frais, qui commencent à se piquer... et puis je sale ou je poivre trop, en sorte qu'on se retient, on n'a nulle envie de retourner au plat. »

Ébahie, la fruitière la considérait, bouche béante, paupières écarquillées, comme en extase et admiration.

« Eh bien, vrai, m'ame Cambournac, vous en avez, un aplomb ! Il n'y a que vous pour avoir des idées semblables !

— N'est-ce pas ?

— Ah, dam ! oui ! Il n'est pas donné à tout le monde d'imaginer de telles roueries ! »

Mais, dans une autre occurrence, elle avait rencontré plus rusé qu'elle.

Toujours par esprit d'économie, elle avait contracté l'habitude de n'acheter jamais que du pain rassis, du pain cuit la veille ou même l'avant-veille : le pain tendre se mange si vite et fait si peu de profit ! Or, quelques années auparavant, M. Cambournac avait eu pour élève un jeune Berrichon, qui était malin comme un singe et éprouvait pour le pain dur la plus vive répugnance. Comment dissuader la patronne de lui en servir ? Faisant contre

fortune bon cœur, il s'était mis à dévorer de ce pain tant qu'il avait pu, et un dimanche, dans le jardin de Vélizy, Mme Cambournac l'avait surpris en train de couper en fines tranches le quignon qu'il venait de recevoir, et d'étaler au soleil ces minces languettes.

« Qu'est-ce que vous faites donc, Pierre ?

— Madame, je fais sécher mon pain.

— Sécher votre pain ?

— Oui, madame. Plus il est sec, plus je l'aime, plus je le mange avec appétit. Je ne peux souffrir le pain tendre : il m'agace les dents, m'est désagréable au possible. »

À dater de ce jour, Mme Cambournac cessa de s'approvisionner de pain rassis, et le jeune Berrichon, tout en ayant l'air de maugréer et de faire la grimace, put se régaler de pain tendre tout à son aise.

En quittant, quelques semaines plus tard, la maison Cambournac, — où les apprentis ne séjournaient jamais longtemps, ne faisaient que passer, en quelque sorte, ainsi que Césaire l'entendit bientôt répéter de toutes parts, — le susdit Berrichon ne manqua pas de confier l'aventure aux dames du marché, qui en firent des gorges chaudes. Toutes, du reste, étaient pertinemment édifiées sur le compte de l'horlogère, de sa cupidité et de son extrême et féroce laderie.

« Pas étonnant qu'elle soit parvenue à mettre de l'argent de côté ! — Pas malin de faire si vite fortune, avec des rubriques de ce genre ! Certes, non ! » marmonnaient-elles souvent entre elles.

Césaire attendait avec impatience le mois d'octobre pour voir arriver l'oncle Justin et lui dévoiler la critique situation où il se trouvait. Il s'était décidé à ne pas la lui exposer par lettre : il craignait de lui faire de la peine, à lui qu'il aimait tant et dont il se savait si aimé ; il craignait de l'inquiéter et de l'effrayer ; les choses s'expliqueraient mieux de vive voix, il le pressentait, en était convaincu.

À ces ennuis et ces vexations, résultat de sa fausse position chez M. Cambournac, s'ajoutait un cuisant regret de la contrée où il avait grandi et qui était comme son pays natal, une nostalgie qu'il avait commencé à ressentir peu de jours après son arrivée à Paris et qui devenait de plus en plus accablante, de plus en plus douloureuse.

« Par moments, je n'y résiste plus ! Il me semble que je vais tomber malade, que je vais être obligé de rester au lit Je ne me sens plus de forces ! »

Voilà ce qu'il avouait à Antoinette, cette après-midi de dimanche, en se promenant avec elle dans la grande allée qui court sur la lisière du bois, – le Cordon de Vélizy, – et longe la ferme de la Grange-Dame-Rose.

M. et Mme Cambournac et M. et Mme Martin suivaient à petits pas, tandis que M. Kiki, qui était aussi de la fête, gambadait sans relâche, sautait les fossés, plongeait dans les taillis, pourchassait les oiseaux, s'en donnait à cœur joie.

Ah ! il était vraiment amusant à la campagne, M. Kiki, et vous témoignait son plaisir et son ravissement de maintes façons, par toutes sortes de tours et de farces.

Il jouait à cache-cache avec sa jeune maîtresse, mais très bien, et tout comme aurait pu le faire une petite ou un petit camarade. Il s'embusquait derrière un arbre, un gros arbre, et avait soin de ne pas se montrer et de tourner autour, à mesure qu'on se dirigeait vers lui, de manière à être toujours masqué par le tronc de l'arbre.

Mieux que beaucoup de petites filles, il savait sauter à la corde ; et rien n'était plus comique que de le voir lever simultanément les quatre pattes, et activer ou ralentir ses mouvements, selon qu'on lui criait : « Vinaigre, Kiki ! Allons, vite ! » Ou : « De l'huile, Kiki, de l'huile ! »

Le jeu de ballon était encore un des grands amusements de Kiki. Vous lanciez le ballon vers lui, et il s'arrangeait de façon à le recevoir, à le ragager, sur son museau, et à le repousser, le relancer dans votre direction. Parfois aussi il y jouait tout seul, le projetant devant lui à coups de museau, puis courant après, le chassant plus loin, et ainsi de suite. Mais il préférait de beaucoup avoir un vis-à-vis qui lui renvoyât le ballon et avec qui il pût engager la partie.

Il y avait surtout un jeu auquel se plaisait M. Kiki, un jeu inventé par lui et où il semblait se moquer on ne peut mieux de son partenaire. Il suffisait de lui jeter une canne, un morceau de bois ou d'étoffe, un objet quelconque, pour qu'il s'élancât dessus, le saisit entre ses crocs, et l'emportât à quelques mètres de vous. Là, il le déposait à terre et se couchait à côté, les pattes allongées et le museau sur elles. Dès que vous approchiez, qu'il se doutait que vous alliez ramasser l'objet, il le happait de nouveau et s'empresait de le porter plus loin ; à cet endroit, il recommençait à s'étendre, l'œil sournoisement braqué sur vous, pour se sauver

derechef à votre approche. Et, tout en effectuant ce manège, il avait l'air de vous railler et de vous rire au nez, de vous dire :

« Ah ! tu crois que tu l'attraperas ? Tu te figures comme ça bonnement que je vais te permettre de le prendre ? Ah ! mais non ! mais non ! »

Antoinette était en train d'expliquer à Césaire une des qualités les plus remarquables et les plus précieuses de cet étonnant petit chien : il avait la spécialité de retrouver les objets perdus.

« Ainsi, tiens, disait-elle, – car, à force de voir Césaire, que son patron expédiait trois ou quatre fois par semaine chez M. Martin, elle s'était suffisamment familiarisée avec lui pour le tutoyer, – il m'a retrouvé l'an dernier, à cette place même, dans cette cépée de noisetiers, un couteau auquel je tenais beaucoup. Je savais l'avoir égaré par ici plusieurs mois auparavant, ce couteau, et j'avais eu beau dire alors à Kiki : « Cherche ! Cherche le couteau à maîtresse ! » Il n'avait rien pu découvrir. Voilà que l'année dernière, en nous promenant et comme nous repassions en cet endroit, j'interpelle Kiki : « C'est cependant par ici que j'ai perdu mon couteau ! Oui, c'est bien là... Oh ! le vilain Kiki, qui ne sait rien retrouver, qui n'est plus bon à rien ! Oh ! le vilain ! » Aussitôt le voilà qui s'élance en grondant et aboyant, qui plonge tête baissée dans les noisetiers, se met à fouiller de tous côtés avec ses pattes et son museau, toujours grommelant et grondant ; puis, tout à coup, il ressort, accourt à moi triomphalement, mon couteau dans sa gueule Ah ! le bon Kiki ! » acheva Antoinette en caressant le dos de l'intelligent épagneul, qui dardait sur elle ses étincelants petits yeux noirs à reflets d'or, et se rendait certainement bien compte qu'on parlait de lui et qu'on faisait son éloge.

Mais, autant M. Kiki était joyeux, dégourdi et tapageur, lorsque ses maîtres l'emmenaient avec eux, autant il se montrait taciturne et renfrogné, dépité et accablé, quand on partait sans lui et qu'on l'enfermait à la maison. Au retour, on ne le trouvait plus : il restait blotti sous un meuble, lit ou canapé, et s'obstinait à n'en pas démarrer. Il boudait. Quelqu'un sonnait-il à la porte, il n'aboyait pas, ne bronchait pas, semblait se désintéresser de tout et ne plus faire partie de la famille. On avait beau l'appeler, l'exhorter : « Kiki, viens dire bonjour au monsieur ! Kiki, viens voir la dame ! Viens, mon Kiki, mon gentil Kiki ! » Rien ! Sourd à toute flatterie comme à toute sollicitation, Kiki demeurerait muet et ne bougeait pas de son coin. Il ne daignait s'amadouer et pardonner qu'après amende honorable, totale réparation de l'injure et des torts à lui causés, c'est-à-dire après une belle et longue promenade faite en sa compagnie et exprès pour lui.

Antoinette et Césaire avaient amplement pris part aux ébats de leur ami Kiki. Maintenant ils le laissaient se livrer tout seul à ses cabrioles et à sa folle gaieté, et ils devisaient en tête-à-tête, le long de cette ombreuse allée bordée de marronniers, de chênes et d'ormes, de ce « cordon » qui domine et contourne l'étroit vallon, la « cuvette », où vient aboutir le village de Chaville. Césaire était peu à peu retombé dans ses sombres pensées.

« Si tu savais combien j'ai hâte d'être au mois d'octobre ! soupirait-il. C'est au commencement de ce mois, vers le 8 ou le 10, que mon oncle arrivera : il me l'a écrit hier encore, et je compte les jours. Je m'ennuie tant ! Je n'apprends rien, rien du tout, chez M. Cambournac ! C'est moi qui vais aux provisions, qui fais le ménage, qui balaie, qui essuie, qui cire, qui frotte... Il y a trois semaines, Mme Cambournac s'est plainte d'être enrhumée, et m'a

demandé de laver la vaisselle à sa place, et depuis je continue : tous les soirs, après le dîner, je lave les assiettes, je nettoie les couteaux et les casseroles, et je ne monte me coucher que quand tout cela est propre et remis en place. Je serais le domestique de la maison que ce ne serait pas pis.

— C'est aussi ce que maman remarquait l'autre jour, interrompit Antoinette. Je l'entendais dire à papa que Mme Cambournac avait fait de toi sa servante, sa bonne. « C'est honteux, a répliqué papa, et si je pouvais en toucher deux mots à Cambournac... On ne se conduit pas comme cela ! » Et maman a ajouté : « Ce n'est pas à Cambournac qu'il faudrait en parler, cela ne servirait à rien. Ton Cambournac, c'est un trembleur, une poule mouillée. Il se laisse mener au doigt et à l'œil par sa femme, qui a toute l'autorité, qui est tout dans la communauté. C'est à elle que je m'adresserai, moi ! — Oui, mais c'est bien délicat, a repris papa. Ne va pas me brouiller avec Cambournac ! — Laisse faire, je saisirai le moment propice et glisserai en douceur à sa compagne ce que j'ai à lui dire, ce que j'ai sur le cœur ; car, vraiment, c'est scandaleux ! C'est une exploitation en règle ! C'est indigne ! » s'écriait maman.

— Mais si, malgré ces précautions, Mme Cambournac se formalise des paroles de ta maman et se brouille avec elle, alors on ne m'enverra plus chez vous ! repartit soudain Césaire. Nous ne nous verrons plus !

— Écoute, répliqua Antoinette. Une idée m'est venue, que je veux te communiquer ; j'ai formé un plan... un plan qui serait, je crois, facile à exécuter

— Va ! Quel est-il, ce plan ?

— Il s'agirait, lorsque ton oncle sera à Paris, de le conduire chez nous.

— C'est bien mon intention.

— Papa et maman lui expliqueront dans quelles fâcheuses conditions tu te trouves auprès de M. Cambournac, lui démontreront que ton apprentissage d'horloger ne se fait pas, qu'on t'emploie à tout autre chose...

— Hélas !

— Et toi alors tu demanderas à ton oncle de te placer chez nous.

— Tiens, oui, c'est vrai ! Mais d'abord, reprit Césaire, je lui demanderai de me ramener un peu au pays, pour une huitaine ou une quinzaine de jours. J'ai tant besoin de me retremper là-bas ! Je ne sais ce que j'éprouve...

— Si tu étais chez nous, cela se passerait, affirma Antoinette. Nous te distrairions, maman et moi, nous te consolerions. N'est-ce pas que c'est une bonne idée ?

— Oh ! oui. Combien je te remercie, Antoinette ! Mais, poursuivit Césaire, es-tu sûre que tes parents consentiront à me recevoir ?

— Certainement ! D'abord maman t'aime beaucoup. Elle te trouve gentil, bien élevé, et te cite toujours comme exemple.

— Ah !

— Oui. Elle me conseille sans cesse de prendre modèle sur toi.
« Vois le petit Léveillé : – c'est ainsi qu'elle te désigne, – comme

il est poli, comme il est doux, comme il est réservé ! Ce n'est pas lui, me disait-elle encore ce matin, qui jacasserait des heures entières, à tort et à travers, comme une certaine petite demoiselle de ma connaissance. » Parce que... c'est moi, la petite demoiselle... Elle me reproche souvent de... d'être un peu trop... de trop causer.

— Comme je serais heureux d'être chez vous ! s'exclama Césaire. Oui, quel bonheur, si cela pouvait se faire ! Si ta maman m'aime bien, je t'assure, Antoinette, que je l'aime aussi de tout mon cœur, moi. Je n'oublierai jamais avec quelle affabilité elle m'a reçu la première fois que je suis allé vous voir : c'était le lendemain de mon entrée chez M. Cambournac. Tout de suite j'ai été gagné par ses attentions, son air si affectueux, son sourire, ses beaux yeux bleus si caressants et si bons. Oui, je l'aime bien, ta maman !

— Et toi, tu es, comme je le lui dis quelquefois, dans ses petits papiers. Aussi tu peux être convaincu qu'elle ne refusera pas de te prendre chez nous, si ton oncle lui en parle.

— Sûrement, que je le lui dirai, à mon oncle ! Oh, mais oui !

— Et je te garantis que chez nous tu ne laveras pas la vaisselle !

— Je ne demande pas mieux que de rendre service, répliqua Césaire. Seulement, n'est-ce pas ? Ce qu'on ferait par complaisance, on n'aime pas à le faire par ordre, comme si l'on y était obligé. Et je ne fais autant dire pas autre chose qu'obéir à Mme Cambournac ; je ne fais que travailler pour elle : cette semaine je ne me suis pas assis un seul jour à ma table, je n'ai pas touché un

outil, je n'ai pas cessé un instant d'être occupé par la patronne. Il n'y a que la musique...

— Les séances de cornet à pistons dans la cave de M. Cambournac ?

— Oui.

— Je voudrais bien vous voir en train de souffler et trompeter tous les deux, côte à côte ou face à face ! Je donnerais bien quelque chose pour cela ! Vous devez être d'un comique ! »

Et Antoinette partit d'un franc et retentissant éclat de rire.

« Ce sont encore mes meilleurs moments, avec mes visites chez vous, répliqua Césaire, et il est heureusement rare que Mme Cambournac me prive de ma leçon ; il faut, pour cela, qu'elle ait quelque besogne très urgente...

— Elle a le respect de la musique ?

— Peut-être, comme son mari en a le culte.

— En sorte que, chez eux, tu as mieux appris le cornet à pistons que l'horlogerie ?

— Sans nulle comparaison ! Et, si je m'écoutais, si je n'avais pas mon oncle...

— Eh bien ?

— J'y pense quelquefois... Je tâcherais d'entrer dans un orchestre, un orchestre de théâtre ou de bal, comme flûtiste ou piston... Mais mon oncle ne veut pas : il dit que ce n'est pas une profession assez stable, suffisamment assurée... Il m'a toujours très

vivement dissuadé d'essayer de faire de la musique un gagne-pain...

— Il a bien raison ! déclara nettement Antoinette.

— D'un autre côté, je ne réussirai jamais dans l'horlogerie, je sens cela. Quel goût puis-je avoir pour un métier qu'on m'enseigne si mal ?

— Mais chez nous, chez nous, on te l'enseignera convenablement, ce métier ! Viens chez nous, et tu verras ! repartit la fillette avec la plus persuasive énergie.

— Oh ! je n'en doute pas ; aussi ferai-je tout mon possible pour convaincre mon oncle.

— Il ne peut pas te laisser chez les Cambournac, ton oncle ! Ce n'est pas possible ! déclara de nouveau Antoinette d'un ton catégorique. Quand tu lui auras raconté ce que tu y fais et ce que tu endures, lorsque papa et maman lui auront confirmé tes paroles, il sera le premier à te retirer de cette galère, à te placer chez nous...

— Quelle joie !

— Jusqu'à Kiki qui se réjouit d'avance ! Regarde-le, Césaire, comme il tourne et sautille autour de toi ! On jurerait qu'il nous comprend, qu'il devine que tu vas demeurer près de lui, avec nous... Ah ! le bon Kiki ! le bon Kiki ! »

Chapitre 5 Un coup de tête.

M. Justin Léveillé ne put, ainsi qu'il l'espérait, venir à Paris avant l'hiver embrasser son neveu, et constater comment il se trouvait, quels progrès il avait faits dans son apprentissage. Les rhumatismes dont il souffrait, sa sciatique particulièrement, s'étaient aggravés avec les premiers froids de l'automne, au point qu'il était dans l'impossibilité de se mouvoir, restait nuit et jour cloué sur son lit ou dans son fauteuil, et qu'il avait dû prendre à demeure, pour le servir et le soigner, sa femme de ménage, la mère Fauquignon, dite Léocadie,

Ce fut un gros crève-cœur, un affreux chagrin pour Césaire, et de tristes et lamentables journées commencèrent pour lui.

Tant qu'il avait eu l'espoir de voir arriver son oncle, il avait pris son mal en patience.

« Dans un mois, dans quinze jours, dans dix jours, dans huit jours, il sera là ; je n'aurai qu'à parler : il m'emmènera... Encore un peu de patience ! »

Et voilà qu'il lui fallait passer tout l'hiver enchaîné à cette même geôle, courbé sous ce même faix, sans changement à prévoir.

Tirailé par des sentiments également profonds et puissants : par son amour pour son oncle, d'un côté, et, de l'autre, par la nostalgie, le mal du pays, auquel il ne cessait d'être en proie, par les ennuis et les continuelles tribulations qui lui venaient de Mme Cambournac, il ne savait à quel parti se résoudre. Écrire à l'oncle Justin et lui révéler la vérité, c'était lui causer une grande peine, ajouter à ses douleurs physiques une douleur morale non

moins cuisante ; continuer à garder le silence sur le sort qu'il subissait, c'était continuer à subir ce sort, et il en était excédé, n'en pouvait plus.

Dans cette cruelle alternative, Césaire s'avisa d'un moyen terme : il écrivit à son oncle, mais, au lieu de lui exposer les choses comme elles étaient, exactement et dans leur intégralité, il les atténua, en sorte que M. Léveillé ne put se rendre suffisamment compte de la réelle gravité de la situation. Il comprit seulement que Césaire s'ennuyait, que Mme Cambournac lui faisait faire un peu trop souvent ses commissions ; mais, mon Dieu ! Quel est l'apprenti à qui sa patronne n'a jamais réclamé, voire imposé de ces menus services ?

« Oui, cet enfant s'ennuie : voilà ce qu'il y a de plus clair ! » conclut l'oncle Justin.

Et il répondit à son cher petit Césaire une lettre bien tendre, bien affectueuse, dans laquelle il avait mis tout son cœur, et où il exhortait l'enfant à prendre courage et à patienter jusqu'au printemps.

« Alors, au lieu que ce soit moi qui aille te voir, c'est toi qui viendras près de moi, mon chéri. Sans la mauvaise saison qui commence et la brièveté des jours, je te dirais bien de venir dès à présent, mais tu ne pourrais profiter de ce congé comme il convient ; ce serait de l'argent et du temps perdus. Aussi je fais encore une fois appel à ton bon cœur et à ton bon sens, je te supplie encore une fois, mon cher enfant, d'être raisonnable. »

Césaire se résigna et dévora ses larmes en silence. À mesure que se prolongeait son séjour chez Mme Cambournac, celle-ci, qui n'avait jamais gardé un apprenti aussi longtemps, devenait

tout naturellement plus libre avec lui, tout à fait sans gêne, et ne mettait plus de bornes à ses exigences.

Non contente de lui faire laver chaque soir la vaisselle, elle s'était avisée, d'abord comme par hasard, accidentellement, de lui faire décrotter et cirer ses bottines et les chaussures de son mari ; puis cette nouvelle corvée était passée en règle et elle figurait maintenant dans le programme.

Le froid survenant, on avait dû s'occuper du chauffage, et c'était encore à Césaire qu'incombait la tâche de descendre à la cave pour y puiser le charbon et de préparer les feux. C'était lui d'ailleurs qui continuait à balayer, cirer et frotter l'appartement, à battre les tapis, à épousseter ou essuyer les meubles, à aller aux provisions au marché de la rue de l'Abbé-Grégoire ou dans les boutiques environnantes, en sorte que ses journées étaient bien remplies, – mais remplies par tout autre chose que ce qu'on devait lui enseigner.

Mme Martin n'avait pu se retenir de parler à Mme Cambournac de sa conduite envers l'apprenti confié aux soins de son mari. Elle avait profité d'une occasion, née d'elle-même dans un entretien, pour insinuer à l'horlogère qu'elle abusait peut-être un peu trop de cet enfant et lui causait un réel préjudice, essayer de faire appel à sa conscience et à sa probité.

Malgré son aménité naturelle et tous les détours de langage et artifices oratoires auxquels elle avait eu recours dans la circonstance, toutes les précautions dont elle s'était entourée, Mme Martin n'avait réussi qu'à s'attirer une catégorique fin de non-recevoir et une sèche et irrévocable remise en place.

Mme Colombe Cambournac savait ce qu'elle avait à faire, et n'entendait pas qu'on vînt contrôler ses actes et fourrer le nez dans son ménage.

« Je ne m'occupe pas de vous, madame Martin ; je ne vais pas voir comment vous gouvernez votre intérieur, ce que vous achetez ni ce que vous mangez ; eh bien, je désire que vous agissiez de même à mon égard. Chacun chez soi, n'est-ce pas ? »

Il en résultait quelque fraîcheur dans les relations entre les Cambournac et les Martin, et peu s'en était fallu même qu'on ne se brouillât tout à fait.

Les choses en étaient là, quand un samedi de février, dans l'après-midi, M. Cambournac chargea Césaire de porter d'urgence à M. Martin une montre à réparer.

« C'est une bonne et belle montre, ajouta-t-il ; tu recommanderas de ma part à M. Martin de soigner tout spécialement ce travail. Elle appartient à un de nos voisins, un chef de bureau du Crédit Foncier ; je la lui ai promise pour lundi soir : n'oublie pas !

— Non, monsieur. »

Mme Cambournac intervint :

« Au lieu, dit-elle, de revenir ici en sortant de chez ton ouvrier, le petit pourrait prendre le train à la gare de ceinture, qui est toute proche, et nous rejoindre à Vélizy. »

Malgré l'hiver, en effet, les Cambournac continuaient à aller volontiers passer le dimanche dans leur maison de campagne, à partir même le samedi soir et à ne rentrer que le lundi matin,

surtout lorsqu'il ne tombait ni neige ni pluie, et que la température était aussi clémente que ce jour-là.

« Tu as raison, Colombe », répondit l'horloger. – C'était là, du reste, sa locution habituelle, son invariable aveu, lorsqu'il conversait avec sa femme.

« Comme toujours, Tiburce ! riposta celle-ci aussitôt, et sans sourciller, le plus sérieusement du monde.

— Oui, c'est vrai, se hâta d'avouer servilement M. Cambournac. Comme cela, poursuivit-il, nous ne serons pas obligés d'attendre le retour du petit. Je fermerai la devanture ; nous partirons de notre côté, lui du sien, et nous nous retrouverons tous les trois là-bas. Tu as de l'argent pour prendre ton billet ? ajouta-t-il en s'adressant à Césaire.

— Oui, monsieur, j'ai une trentaine de sous.

— Oh ! tu es riche alors ! Nous réglerons ensuite...

— Qu'il n'oublie pas son sac ! interrompit la patronne.

— Oui, puisque tu ne dois pas revenir, emporte ton cornet à pistons.

— J'ai aussi à lui confier différentes choses », dit Mme Cambournac.

Et, comme Césaire venait de glisser sur son épaule la bretelle soutenant le sac de cuir, l'espèce de gibecière, où il renfermait son cornet à pistons lorsqu'il allait à Vélizy, Mme Cambournac introduisit dans un des compartiments ou pochettes du sac une tranche de jambon, un peloton de ficelle, une boîte d'allumettes, de la bougie, et autres menus objets, dont, de cette façon, elle

n'aurait pas la peine de s'embarrasser. C'était toujours au pauvre Césaire, au « petit », qu'incombaient naturellement tout fardeau et toute corvée.

Il se mit en marche, et, comme il atteignait l'angle de l'avenue de Montsouris et de la rue d'Alésia et allait pénétrer chez M. Martin, il plongeait la main dans sa poche pour en retirer la montre.

Elle n'y était plus.

« Cependant c'est là »

M. Cambournac avait enveloppé la montre dans un fragment de papier de soie, l'avait insérée devant lui dans une petite boîte de carton, qu'il lui avait remise, remise en mains propres.

« Je l'ai bien reçue, bien prise, j'en suis sûr ! Je l'ai bien placée là, dans la poche gauche de mon pantalon : je me le rappelle à n'en pouvoir douter ! »

Il s'empressa de fouiller néanmoins dans ses autres poches, passa de même en revue les compartiments de son sac... Rien !

« Oh !... Ô mon Dieu ! » soupira-t-il, tout navré et consterné.

Il recommença ses perquisitions, et, comme il promenait les doigts dans cette poche de son pantalon, cette poche gauche où il avait la certitude absolue d'avoir mis la petite boîte, il rencontra un trou : le fond de ladite poche était décousu, et trois de ses doigts pouvaient passer dans l'ouverture.

« Ah ! tout s'explique ! »

Il rebroussa chemin bien vite, les regards obstinément fixés à terre, furetant et reluquant de tous côtés, sur le trottoir, dans le

ruisseau, entre les pavés...

Peine perdue !

Il arriva rue d'Assas, devant la boutique, close depuis quelques instants seulement, et que venaient de quitter l'horloger et sa femme pour aller prendre, à la gare Montparnasse, le train de Chaville-Vélizy.

Que faire ?

Il revint sur ses pas, refit lentement et toujours tête baissée, toujours l'œil errant avidement sur le sol, – et toujours en vain, hélas ! – le trajet qu'il connaissait si bien, de la rue d'Assas à la rue d'Alésia ; il se retrouva devant la maison de M. Martin... Où aller ? Que devenir ?

Une montre à laquelle on tenait tant, que M. Cambournac lui avait si instamment recommandée !

Machinalement il se dirigea vers le parc de Montsouris, tout proche de cette section de la rue d'Alésia, et ses pas le conduisirent vers la partie inférieure, autour du lac.

Si le hasard l'avait poussé de l'autre côté, vers les hauteurs du parc, il y eût très probablement rencontré Mme Martin, qui avait profité de cette tiède après-dîner, avant-coureur du printemps, pour aller, avec Antoinette et Kiki, faire une courte promenade dans ces parages, et cette rencontre eût sans aucun doute modifié son état d'esprit, changé de fond en comble ses résolutions.

Tous ses déboires, toutes ses infortunes et ses tourments revenaient l'assaillir, et les plus amères pensées, les plus sombres réflexions avaient envahi son cerveau. Cet accident, la perte de

cette montre, avait, pour ainsi dire, mis le comble à ses angoisses, fait déborder la coupe. Peu à peu même, il finit par n'y plus songer, à cette perte ; il pensait à sa déplorable condition chez M. Cambournac, à son apprentissage qui n'avancait pas, qui ne se faisait pas, à tout ce temps qui s'écoulait sans nul profit pour lui, aux viles besognes auxquelles il était astreint, à ce joug qui pesait sur lui et qu'il ne savait comment secouer, à son oncle surtout, son oncle qui devait venir et qui était tombé malade, qui souffrait encore et constamment de ses rhumatismes, son oncle qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps, et qu'il serait si heureux, si heureux d'embrasser ! Oh ! lui tout raconter, ses ennuis, ses tribulations, cet affreux mal du pays qui ne le quittait pas, lui ouvrir tout entier son cœur et s'épancher en lui !

« Retire-moi de chez M. Cambournac, je t'en supplie ! Reprends-moi avec toi ! Reprenons notre bonne et douce vie d'autrefois, dans notre chère petite maison ! Ne puis-je faire mon apprentissage à Verdun aussi bien qu'à Paris ? Ou bien encore place-moi chez ces braves gens avec qui j'ai fait connaissance, chez M. Martin ! Je t'en conjure, mon oncle ! – Voilà ce que je lui dirais, s'il était ici, si je le voyais », se murmurait Césaire, qui s'était affalé sur un banc, à l'extrémité du lac, et rêvait, la tête appuyée sur son coude. Soudain il se redressa.

« Si je partais ?... Si j'allais le retrouver ?... »

Et cette idée s'empara de lui, l'enfiévrâ brusquement. Son cœur se mit à battre avec force, à coups précipités, ses mains tremblaient...

« Oui, si je partais ?... Alors plus de tracas ni de tourments ! Pas d'inquiétudes ni de reproches au sujet de cette montre ! Tout

serait terminé, tout s'arrangerait »

Il se leva, et, d'un pas rapide et résolu, pressé d'en finir, il s'achemina vers la station du chemin de fer de ceinture toute voisine de là, mais, au lieu de prendre le train qui se dirigeait vers la ligne de l'Ouest-Montparnasse, c'est-à-dire vers Chaville et Vélizy, il monta dans celui qui allait à l'opposé, vers Belleville et la Villette.

Trois quarts d'heure plus tard, il suivait la rue d'Allemagne, et s'engageait sur la route de Pantin, qui en forme le prolongement.

q

Chapitre 6 Sur la grande route. - Terrible rencontre.

La nuit commençait à tomber, mais Césaire ne s'en inquiétait nullement et n'avait pas peur. La pensée qu'il allait vers « son pays », qu'il reverrait bientôt les rues de « sa ville », la maison familiale, l'oncle Justin surtout, en qui se résumaient toutes ses affections, le soutenait et l'aiguillonnait.

Durant le laps de temps qu'il avait passé chez M. Cambournac, – plus de huit mois, – pas un seul soir il ne s'était endormi sans songer à cette chère contrée, sans évoquer le souvenir de tel ou tel coin pittoresque de Verdun : la Digue, la porte Chaussée, les anciens remparts, la Vierge des Gros-Degrés, les alentours de la cathédrale et de la citadelle, sans s'y promener en imagination, ou se retrouver sur les bords de la Meuse, à pêcher à la ligne avec

son oncle ; c'étaient toujours et obstinément ces réminiscences qui venaient flotter dans son cerveau et s'emparaient de lui, dès qu'il était blotti dans son lit, les yeux clos.

Ce spleen qu'il ne parvenait pas à secouer, ce mal du pays dont il souffrait tant, allait donc cesser enfin.

Fréquemment il croisait de lourdes voitures de maraîchers qui se rendaient aux Halles ; aussi, pour n'avoir pas à se déranger, il avait abandonné la chaussée et suivait d'un pied allègre le bord de la route.

Il connaissait les principaux points de son itinéraire, savait vers quelles villes il devait successivement se diriger, et, grâce aux poteaux indicateurs placés aux croisements des chemins, il espérait se guider sans trop de peine. Il fallait d'abord atteindre Meaux, puis la Ferté-sous-Jouarre, Châlons-sur-Marne ensuite, et il lui semblait qu'une fois là, touchant aux confins de la Champagne et de la Lorraine, n'ayant plus que Sainte-Menehould, les Islettes et Clermont-en-Argonne à traverser, il serait arrivé.

L'embarras qu'il pressentait, le grand souci qu'il éprouvait, c'était le manque d'argent. Il n'avait en poche que la très modique somme dont il avait parlé à M. Cambournac, et sur laquelle d'ailleurs, dans son impatience de couper court à toute hésitation, – convaincu que, dès qu'il aurait quitté Paris, il ne lui serait plus possible de rétrograder, qu'il faudrait continuer et aller jusqu'au bout, – il avait déjà prélevé trente centimes, le prix de son parcours sur le chemin de fer de ceinture, du parc de Montsouris à la Villette.

Mais à la grâce de Dieu ! L'important, ruminait-il, c'était de se mettre en route : il rencontrerait bien, chemin faisant, quelques

bonnes âmes... Au lieu de mendier, il trouverait peut-être à travailler, à gagner quelques sous... Il fallait fuir, en tout cas, cette maison Cambournac, où il n'avait recueilli que mésaventures et chagrins, déceptions et désespoirs, et il n'y avait pas à regretter cette résolution. Il n'était plus temps du reste, encore une fois, de se repentir et de virer de bord ; il avait, comme on dit, brûlé ses vaisseaux, s'était fermé la retraite, et n'avait plus qu'à aller de l'avant, avec confiance et courage.

Par bonheur, et quoiqu'on fût encore en plein hiver, en février, la température était relativement douce, et il ne ventait ni ne pleuvait. Césaire marcha toute la nuit sans sentir le froid.

À trois reprises, en traversant des carrefours, il eut besoin de reconnaître son chemin, et, pour déchiffrer les indications des poteaux kilométriques, il eut recours aux allumettes et à l'une des bougies dont Mme Cambournac l'avait si sagement pourvu.

« Meaux, 30 kilomètres... Meaux, 18 kilomètres... Meaux, 7 kilomètres »

Au petit jour, il entrevit devant lui une haute masse qui s'estompait dans la brume : c'était la tour de la cathédrale de Meaux. Notre piéton n'avait pas dévié de sa route, et sa première étape était accomplie.

N'ayant pas dîné la veille, il se sentait le ventre creux et les dents longues. Son estomac réclamait impérieusement « quelque chose de chaud ». Comme il passait devant une sorte d'auberge ou d'estaminet, il lut sur un des volets de la devanture, entre autres inscriptions : CAFÉ AU LAIT.

« Voici mon affaire », se dit-il.

Il entra, et, avisant une des tables, qui étaient toutes adossées au mur et couvertes de toile cirée, et sous lesquelles des escabeaux de paille étaient alignés, il tira à lui un de ces sièges et s'y installa.

« Que faut-il servir à monsieur ? demanda une servante, robuste et rougeaude campagnarde, en train de balayer la salle.

— Une tasse de café, de café au lait, répondit Césaire. Bien chaud ! » ajouta-t-il.

Quelques minutes plus tard, un épais bol de faïence, rempli d'un liquide jaunâtre, fumait devant lui, et la servante déposait à côté une large miche de pain de ménage.

En peu d'instants, Césaire eut expédié le bol et taillé dans la miche une brèche d'importance.

« Mazette ! Vous y allez bien, jeune homme ! C'est plaisir de vous regarder ! s'exclama la servante en se plantant devant lui, les poings sur les hanches. Vous êtes comme nos poules : vous avez faim en vous levant, vous !

— C'est vrai. Je... je prendrais bien une seconde tasse », dit Césaire.

La seconde tasse ne tarda pas à rejoindre la première, et la brèche de la miche à s'accroître du double.

Pour ce pantagruélique festin, notre voyageur paya la somme de cinquante centimes ; puis, ce compte réglé, il se remit en marche. Mais, avant de quitter Meaux, il eut soin de s'approvisionner de pain, – deux livres de pain, qu'il enfouit dans son sac,

près de son cornet à pistons et de la tranche de jambon que lui avait confiée Mme Cambournac.

Le grand air et la marche eurent bientôt aiguisé derechef son appétit, en même temps qu'ils lui faisaient éprouver, hélas ! Une lassitude de plus en plus pénible.

Il s'assit sur l'accotement de la route, dévora la moitié de son pain et les deux tiers de sa tranche de jambon, alla se rafraîchir à un ruisseau qui coulait derrière lui, le long d'une prairie située en contrebas de la route ; puis il se posa la terrible question qui le hantait depuis son départ de Meaux ;

« Où coucherai-je ce soir ? Quel gîte trouver ? »

La journée ne devait pas être très avancée, et il aurait certainement le temps d'atteindre un village avant la nuit ; mais, pour se faire héberger, il fallait de l'argent, et l'achat des deux livres de pain avait encore diminué son pécule ; il ne possédait plus que douze sous :

« Somme trop modique, se disait-il, pour que j'ose me présenter dans une auberge et y demander une chambre. »

À la longue, la pesanteur de son sac finissait par se faire douloureusement sentir ; il avait beau le changer de place, la bretelle lui sciait l'épaule : il essaya d'abord de le soutenir et de l'alléger ainsi avec sa main ; il le prit ensuite sous son bras, le porta comme un paquet. Il lui semblait, en outre, avoir du plomb sous les semelles ; ses pieds se gonflaient, ses jambes de plus en plus s'engourdisaient : il se traînait maintenant en s'appuyant sur un bâton qu'il avait coupé dans un taillis voisin de la route.

Au loin un clocher se devinait, pointant dans le ciel sa svelte silhouette et sa fine aiguille. Mais aurait-il la force d'aller jusquelà ? Et, quand il y serait, à qui s'adresser ? Que dire ? Que faire ?

Anxieux, excédé, il se laissa tomber sur un tas de pierres ; mais, presque aussitôt, il eut peur de s'endormir là et se releva brusquement.

« Du courage ! Allons ! »

Et, faisant appel à toute son énergie, il décida de gagner ce village qu'il apercevait à trois ou quatre kilomètres devant lui.

« Si seulement une voiture venait à passer, songeait-il en avançant à petits pas, clopin-clopant, je demanderais à y monter... On ne me refuserait pas. »

Une maisonnette de cantonnier s'élevait au bord de la route, et il crut remarquer que la porte n'en était qu'à demi fermée.

Ce fut un trait de lumière, un soudain et féérique rayon d'espérance.

« Si je pouvais entrer ? »

Sous la poussée de sa main, la porte céda. D'un côté, des outils, pelles, râteliers et pioches, étaient rangés debout contre le mur, près d'une brouette ; de l'autre, à droite de l'entrée, gisaient plusieurs bottes de paille.

« Sauvé ! se dit Césaire, tremblant de joie. Pourvu que le cantonnier n'arrive pas ! »

Il résolut, afin de ne pas être troublé dans son sommeil, d'attendre que la nuit, ou tout au moins la brune, fût venue, pour

s'enfermer dans ce réduit, et, dès qu'il vit ce moment approcher, dès qu'il pensa n'avoir plus à redouter l'intempestive intrusion du cantonnier, il pénétra dans la maisonnette, en barricada solidement la porte à l'aide des instruments qui s'y trouvaient, étala de son mieux la paille, et s'y enfonça, s'y blottit avec délices.

Lorsqu'il se réveilla, le jour filtrait à travers les fentes de la porte, et, à en juger par la hauteur du soleil, il pouvait être de neuf à dix heures. Césaire tira de son sac le restant de pain et y mordit à belles dents, tout en achevant la tranche de jambon ; puis il alla boire une gorgée d'eau dans le clair ruisseau de la prairie, et en route !

Sa fatigue de la journée précédente n'avait sans doute pas entièrement disparu ; néanmoins il avait bien dormi, ses pieds étaient désenflés, et il marchait sans peine à présent, d'un pas posé et régulier.

En traversant ce village dont le mince et haut clocher se dressait depuis la veille devant lui, il entra chez un boulanger et reconstitua sa provision de pain, non sans se dire encore qu'il prendrait bien « quelque chose de chaud » ; mais il louchait le fond de sa bourse, une pièce de dix centimes composait actuellement tout son avoir : comment solder ce « quelque chose » avec si maigres ressources ?

Il était loin de Meaux déjà, il avait dépassé de plusieurs lieues la Ferté-sous-Jouarre, lorsqu'en sortant d'un gros village que bordait la route, il aperçut à une fenêtre d'une propre et coquette maison à toiture d'ardoise, d'une sorte de petit château, deux jeunes filles, qui le considéraient curieusement, et en riant.

Comment la pensée lui vint-elle alors de profiter de cette curiosité et de cette bonne humeur, et de provoquer par quelque gracieuse aubade la générosité de ces jeunes personnes ?

Tant il y a que, tirant de son sac son cornet à pistons, il se mit à leur jouer un de ses airs les plus guillerets et les plus entraînants, et que bientôt la fenêtre s'ouvrit, et deux blanches petites mains laissèrent choir chacune un gros sou.

« Me voilà tranquille maintenant pour tout le reste de mon voyage, se dit Césaire en saluant très poliment ces gentilles demoiselles. Je n'avais pas songé à ce moyen de combler les vides qui s'opèrent dans mon gousset, moyen excellent et bien simple ! Ah ! pour une riche idée... Je n'ai plus qu'à continuer ! »

Et il continua.

Un groupe d'habitations s'élevait à quelques centaines de mètres du village qu'il venait de quitter. En approchant, il remarqua la belle apparence de l'une d'elles, – une villa voisine de vastes bâtiments de ferme, – où une dame, debout devant une fenêtre du rez-de-chaussée, berçait un nourrisson dans ses bras : il reprit son instrument et recommença son manège.

La maman de solliciter aussitôt le bébé à diriger ses regards vers le musicien et à prêter l'oreille.

« Tu vois... le petit garçon ! Écoute... Écoute bien la musique ! Ta ta ta ! Batata ! Ratata ! Ta ta ta ta ta ta !... Hein, comme c'est beau ? »

Là encore, Césaire récolta une piécette de monnaie.

Tout devait d'ailleurs lui réussir ce jour-là, et il était en veine.

Aux abords d'un autre village, comme il s'était arrêté devant le perron d'une rustique demeure, en partie tapissée de vigne, et, pour charmer une vieille dame, dont il avait entrevu la silhouette derrière les carreaux, faisait entendre une mélodieuse variation de l'ouverture de la Muette de Portici, une servante apparut sur le seuil et l'appela.

« Entre donc, mon petit ami... Ma maîtresse veut te parler. »

Césaire obéit et se trouva bientôt en présence de la vieille dame, qui désirait savoir d'où il venait et où il allait, et lui fit subir un interrogatoire en règle. Il lui répondit très franchement, sans cependant faire allusion à la perte de la montre qu'il arrivait de Paris, où il était apprenti horloger, et qu'il se rendait à Verdun, pour y voir son grand-oncle, malade en ce moment.

« Je m'ennuie après lui, avoua-t-il ingénument. Je n'ai pas d'autre parent, personne que lui au monde, et il me tarde de l'embrasser.

— Mais c'est très loin d'ici, Verdun ! Tu risques de t'égarer en route !

— Oh ! non, madame ! Je fais bien attention... Et puis j'ai de bonnes jambes ! »

Il faut croire que les réponses de Césaire plurent à la vieille dame, car elle donna l'ordre à sa servante de « faire souper cet enfant », et, comme le soir approchait :

« L'heure est trop avancée pour que tu te remettes en route, dit-elle. Tu vas coucher ici.

— Vous êtes bien bonne, madame.

— Claudine, vous conduirez ce petit dans la chambre du fond, contiguë à la vôtre. »

Césaire, qui, depuis deux jours, ne s'était pas étendu dans un lit, se rattrapa cette nuit-là et dormit comme une marmotte.

Le lendemain, on ne le laissa pas partir sans qu'il eût déjeuné ; de plus Mlle ou Mme Claudine, ladite servante, enveloppa à son intention, dans une demi-feuille de journal, deux épaisses tranches de pain, entre lesquelles reposait une non moins épaisse languette de viande, et la vieille dame lui glissa dans la main une pièce de vingt sous.

« Bonne chance ! Bon voyage, mon garçon !

— Merci bien, madame ! Je vous remercie bien ! »

Le quatrième jour de son départ de Paris, vers les neuf heures du soir, Césaire atteignait enfin Châlons, et s'arrêtait dans une modeste auberge du faubourg de Marne. La plus longue partie de son parcours, et la plus incertaine, la plus pénible, lui semblait-il, était effectuée : il allait entrer dans un pays de connaissance, dans sa contrée, et il se figurait déjà presque toucher au but.

Il reprit sa route le lendemain assez tard ; s'étant senti fatigué, il avait dormi la grasse matinée. Il se proposait d'ailleurs de faire d'une seule traite le trajet de Châlons à Sainte-Menehould, environ neuf lieues, et il avait eu besoin de récupérer des forces.

En sortant de Châlons, en arrivant sur l'immense et morne plateau où cette route de Sainte-Menehould se déroule presque en droite ligne, il constata que le temps avait changé et qu'un froid sec et pénétrant, un froid noir, régnait sur ces hauteurs. De place en place, des amas de neige remplissaient les fossés, où

s'étendaient en longues bandes dans les sillons des terres voisines. Un vent âpre et glacial soufflait sans discontinuer, cinglait le visage de notre voyageur, qui, les mains enfouies dans ses poches, accélérail sa marche, tout en se demandant s'il ne ferait pas mieux de s'arrêter avant la nuit, de retourner même sur ses pas, jusqu'au dernier village qu'il avait traversé, le village de Courtisols. Mais plus il avançait, plus il avait hâte d'arriver, de se voir à Verdun, dans les bras de son oncle.

« Encore un peu de courage ! Secouons-nous ! Plus vite ! Cela nous réchauffera ! »

Aucun clocher, nulle habitation n'apparaissait devant lui, derrière, de tous côtés, la plaine, l'immense plaine neigeuse, avec, çà et là, un buisson d'épines ou un bouquet d'arbres, et, dans le fond, là-bas, une lisière de forêt.

Le jour baissait ; la nuit vint, une nuit sombre, sans étoiles, sans lumière aucune, une nuit lugubre et sinistre. La bise redoublait et faisait rage, et des flocons de neige tombaient, de plus en plus épais et serrés.

Quoiqu'il eût encore les pieds endoloris par ses longues traites des journées précédentes, Césaire pressa le pas. Si seulement il pouvait gagner quelque auberge, un abri où se blottir et attendre l'aube !

Un vague et inexplicable soupçon, une instinctive impulsion lui fit tourner la tête : il lui semblait qu'il y avait quelqu'un derrière lui.

Et, en effet, il aperçut, entrevit une ombre qui le suivait, celle d'une espèce de grand chien maigre dont les yeux flambaient.

« Un loup ! C'est un loup ! »

Cette idée jaillit soudain dans l'esprit de Césaire.

Il s'arrêta brusquement, et l'animal fit de même.

Crier, appeler au secours ? Qui l'entendrait, qui accourrait à lui au milieu de ce désert ?

Se sauver ? C'était accroître le danger.

Tout tremblant, le cœur palpitant à se rompre, il reprit sa marche ; et le loup de l'imiter, en se rapprochant de lui davantage.

« Si j'essayais ?... »

Une pensée lui était venue tout à coup, un souvenir...

Et le voilà soufflant de toutes ses forces dans son cornet à pistons, faisant retentir l'espace d'un de ses airs les plus sonores et les plus stridents, un air plein d'ardeur et de fougue, de belliqueux appels et d'horribles menaces.

Instantanément, comme par un trait de lumière, une inspiration du ciel, il s'était rappelé l'influence qu'exerce la musique sur certains animaux, le charme ou la peur qu'elle provoque en eux, et, entre autres exemples, la mise en fuite des rats de la maison Cambournac.

Et il essayait, bravement.

Dès les premiers sons, le loup s'était arrêté ; puis lentement, irrésolument, comme avec défiance et inquiétude, il s'était remis en marche.

Tout en le présumant, le devinant encore derrière lui, dans l'obscur sillage de la route, Césaire continuait à s'avancer de son pas le plus rapide, et à faire résonner triomphalement son cuivre.

Enfin une faible lueur se montra devant lui, un point rougeâtre

Il redoubla de vitesse, et arriva bientôt devant une ferme, près de laquelle une voiture était attelée, une lourde voiture de laitier, munie de sa lanterne.

« C'est toi qui fais ce vacarme ? cria un homme qui stationnait au milieu de la chaussée.

— Monsieur ! Il y a un loup... un loup derrière moi ! dit Césaire.

— Un loup ? Es-tu sûr ?

— Oui, monsieur... Oh ! oui !...

— Attends ! Nous allons le recevoir... »

Et l'homme se précipita dans la ferme et en ressortit presque aussitôt armé d'un fusil.

« C'est sans doute le loup qui a attaqué mon chien...

— Il ne doit pas être loin, monsieur ; il me suivait...

— Et c'est pour cela que tu nous gratifiais de cette musique ? Nous nous demandions d'où elle provenait... Tous mes compliments, mon ami, tu joues comme un artiste ! Mais je m'en vais au-devant de ton compagnon... Il ne s'agit pas de le laisser filer ! »

Un jeune homme, occupé à ranger de grands pots de fer blanc dans la voiture, interpella le chasseur :

« Dites donc, not' maître ! Si j'allais avec vous ?

— Pas besoin de toi, Médéric ! Achève ta besogne ! »

Resté seul avec ce domestique, Césaire sollicita de lui la permission d'entrer et de se coucher dans le foin.

« Je suis si fatigué et j'ai si froid ! ajouta-t-il.

— Tu ne fumes pas ? demanda impérieusement M. Médéric.

— Oh ! non, monsieur !

— Pas d'allumettes sur toi ?

— Si, monsieur, dans mon sac.

— Donne-moi ton sac ; on te le rendra demain à ton départ. Nous prenons toujours nos précautions contre les incendies, vois-tu !

— Je comprends, monsieur.

— Un accident est si vite arrivé ! Viens par ici Glisse-toi, là, dans la bergerie... Attends, que je t'éclaire ! Voilà le foin, de ce côté... Monte ! Tu vas être là-dedans comme un prince ! »

Chapitre 7 Autres rencontres sur la grande route.

La première chose que Césaire aperçut le lendemain en quittant son gîte « princier », ce fut le cadavre du loup, étalé sur une dalle, dans la cour de la ferme.

Comme il était en train de le considérer de près, avec une bien légitime curiosité et un léger effroi, d'insurmontables petits frissons :

« Le voilà, ton camarade ! lui dit l'homme vers qui il était accouru la veille en lui annonçant qu'un loup le suivait. Tu le reconnais ?

— Oui, monsieur.

— Tu aimes mieux le voir étendu là que trotinant à quatre pattes sur tes talons, hein ?

— Pour sûr, monsieur !

— Et si tu n'avais pas eu ton instrument... C'est un cornet à pistons ?

— Oui, monsieur.

— Tu aurais pu passer un vilain quart d'heure. C'est grâce à ta musique... Nous ne savions, Médéric et moi, qui sonnait cette fanfare et faisait ce tapage au milieu des champs et au cœur de la nuit. Nous en étions tout surpris, tout chanchus... N'empêche, mon garçon, que tu m'as fait gagner cent francs !

— Moi, monsieur ? Comment cela ?

— La loi accorde une prime de cent francs par tête de loup, et de quarante francs par tête de louveteau. Or, c'est un vrai loup, âgé de quatre à cinq ans, que tu m'as procuré l'occasion de tuer. C'est le quatrième que j'abats depuis le commencement de l'hiver ; aussi je connais les taxes !

— Vous devez gagner beaucoup d'argent à ce métier ? conclut Césaire.

— Eh ! malheureusement, ça se dépeuple, l'espèce disparaît ! soupira d'un air navré l'interlocuteur, qui était le tenancier de la ferme. L'an passé, reprit-il, j'en ai tué six dans ma saison ; il y a deux ans, neuf. Cela va toujours en diminuant. Du vivant de mon grand-père, à ce que j'ai ouï conter, c'était par bandes de vingt et de trente qu'on rencontrait ces bêtes-là. C'était le bon temps ! Cela valait vraiment la peine ! Il y avait de l'argent à gagner alors !

— Mais aussi, remarqua judicieusement Césaire, vous aviez sans doute bien des moutons d'enlevés et de dévorés ?

— Ah ! cela, c'était le revers de la médaille !

— Et vous ne deviez guère oser sortir le soir sans fusil ?

— Autre inconvénient ! Et puis, j'oublie une chose, j'oublie que jadis les primes étaient moins élevées, qu'on payait bien moins par tête de loup. Je me souviens des chiffres que citait mon grand-père... Les recettes d'à présent doivent balancer à peu de chose près celles d'autrefois.

— De sorte que vous avez en fin de compte du bénéfice, répartit Césaire. Les loups que vous tuez vous sont actuellement payés

plus cher qu'on ne les payait anciennement, et, comme il y en a moins, vous avez moins de moutons de mangés.

— C'est vrai, tu as raison : nous avons encore du bénéfice... Mais, avant de t'en aller, tu vas déjeuner avec nous, mon ami : c'est bien le moins que je t'offre cela. Tu nous joueras ensuite un ou deux petits airs sur ton piston : que je t'entende encore, car tu es d'une jolie force ! Le ménétrier de notre canton, qui conduit les noces en raclant du crinclin, joue aussi du piston, mais ce n'est qu'un apprenti auprès de toi, de la petite bière !

— Vous êtes trop aimable.

— Non, je dis la pure vérité. Tu viens de Châlons ? reprit le fermier.

— Oui, monsieur.

— Et tu vas ?

— Je m'en vais à Verdun, où habite mon oncle.

— En couchant ce soir aux Islettes, tu peux arriver demain.

— C'est ce que je calcule aussi. Mais maintenant je ne voyagerai plus de nuit.

— Je le comprends. Cette rencontre t'a servi de leçon.

— Oh ! oui, monsieur !

— Elle t'a mis ce qu'on appelle la puce à l'oreille ! »

On prit place à table, et, après un copieux déjeuner, principalement composé de boudin, de fricadelles et de grillades, reliefs d'un porc tué l'avant-veille, Césaire emboucha son instrument et

régala l'assistance des meilleurs morceaux de son répertoire. Puis, ayant souhaité au fermier de tuer beaucoup de loups – comme au bon temps ! – afin de toucher de nombreuses primes, il dit adieu à cette hospitalière demeure et à ses habitants et se remit en route.

Vers les quatre heures de l'après-midi, il avait dépassé Sainte-Menehould, et, commençant à courber l'échine sous le poids de son sac et à tirer le pied, il montait la côte de Crève-cœur, qui mène au hameau de la Grange-aux-Bois et au gros village des Islettes. Il connaissait cette contrée et avait déjà suivi ce chemin, durant une excursion faite, quelques années auparavant, en compagnie de son oncle.

Le froid continuait à piquer, la bise à se déchaîner et cingler, surtout sur ces hauteurs, et, tout en marchant, Césaire se disait qu'il serait plus prudent de ne pas pousser ce soir jusqu'aux Islettes, qu'il coucherait à la Grange-aux-Bois, et que cela ne l'empêcherait pas d'arriver demain chez son oncle.

« Je partirai de meilleure heure, voilà tout ! » songeait-il.

Son courage et sa force de résistance semblaient augmenter à mesure qu'il approchait du but, et, si harassé qu'il fût, il allait, cheminait vaillamment.

« Oui, je m'arrêterai à la Grange-aux-Bois ; mais il faut que je sois demain à Verdun, il le faut ! »

C'était là son idée fixe, sa ferme et ardente volonté.

Une voiture, une sorte de cabriolet à ample capote de cuir, gravissait en même temps que lui cette dure côte de Crève-cœur, et, pour l'instant, les pas du cheval, lents et paisibles, accompa-

gnaient et scandaient les siens. Le conducteur, le fouet au repos, les guides flottantes, laissait souffler sa bête.

« Veux-tu monter, petit ? »

Césaire tourna la tête : c'était bien à lui que s'adressait le conducteur de la voiture, un « monsieur » d'une soixantaine d'années, au visage méticuleusement rasé, à l'œil bleu, vif et souriant, à la physionomie ouverte et accorte, coiffé d'un chapeau de feutre mou de couleur grise, et chaudement enveloppé dans un pardessus à col de fourrure.

« Je te demande si tu veux monter à côté de moi, reprit le voyageur. Tu as l'air fatigué. »

Césaire, qui n'avait pas d'abord clairement entendu la question, s'empressa d'accepter, et, une seconde après, il était assis dans la voiture, à la gauche du vieillard.

Celui-ci de lui poser alors les questions de rigueur en la circonstance :

« Tu viens de loin ? Jusqu'où vas-tu ? »

Et, quand il apprit que Césaire se rendait à Verdun et comptait passer la nuit à la Grange-aux-Bois :

« Eh bien, dit-il, je te ferai gagner du temps, je te conduirai au-delà des Islettes, jusqu'à Clermont.

— Je vous remercie bien, monsieur. »

Mais le balancement de la voiture poussait Césaire à clore les yeux et à s'endormir. Il avait peine, avec son extrême lassitude, à lutter contre le sommeil. Le vieillard s'en aperçut.

« Oh ! oh ! Nous avons du sable dans les yeux !

— C'est vrai, monsieur.

— Tu n'en peux plus. Mets-toi donc dans le fond... tiens, là, petit, derrière moi, et étends-toi bien : tu seras plus à l'aise pour faire un somme. »

Il y avait divers objets, une boîte en fer blanc, deux bouteilles, une clef anglaise, des tenailles, à l'endroit indiqué à Césaire.

« Repousse tout cela, ne t'inquiète pas, dit le vieillard. Attends, pendant que tu t'installes, je vais allumer ma lanterne : voici la nuit qui tombe. »

La lanterne allumée, il fouetta son cheval, et l'on fila grand train.

On traversa la Grange-aux-Bois sans s'arrêter, on dévala l'autre versant, la côte de Biesme, correspondant à celle de Crève-cœur, et la nuit était tout à fait venue lorsqu'on atteignit les maisons des Islettes, échelonnées de chaque côté de la route, sur une longueur de plus d'un kilomètre.

Au-delà de ce village, la route coupe la ligne du chemin de fer et s'engage dans un étroit vallon bordé par des prairies et par les massifs de la forêt d'Argonne.

La voiture, au fond de laquelle Césaire dormait du meilleur de son cœur, avait franchi la voie ferrée et venait de dépasser une allée de sapins conduisant à la ferme de la Thibaudette, quand un brusque arrêt le réveilla en sursaut.

Un homme s'était élancé sur le marchepied de la voiture, avait empoigné le vieillard au collet, et, brandissant un revolver dans

son autre main :

« Ton argent ! hurlait-il. Donne ta bourse ! »

Debout près du brancard de gauche, un autre homme s'était emparé des guides et empêchait le cheval d'avancer.

« La bourse ou la vie, te dis-je ! répéta l'agresseur. Allons, vite, exécutons-nous !... Pas de temps à perdre !... »

Césaire saisit ce qui lui tomba sous les doigts, une grosse paire de tenailles en fer, et, surgissant de sa cachette, se précipita sur ce malandrin, le frappa au hasard et de toutes ses forces avec cette arme improvisée, non sans crier à pleins poumons :

« Au secours !... Au voleur !... Au secours !... »

Sous ce choc imprévu, l'homme se cabra, se renversa et roula au bas de la voiture ; mais il eut le temps auparavant de presser la détente de son revolver, et la balle atteignit Césaire à l'épaule.

Aussitôt débarrassé de l'étreinte qui paralysait ses mouvements, le vieillard cingla vigoureusement son cheval, que l'autre bandit, déconcerté par l'échec de son camarade et pris de peur, s'était empressé de lâcher, et la voiture partit à fond de train.

Au bout de quelques instants, le vieillard se retourna à demi vers Césaire :

« Tu es blessé ? demanda-t-il.

— Je... je crois que... oui... J'ai mal au bras...

— Encore un peu de courage : nous allons arriver. »

El il pressa son cheval plus vivement, redoubla les coups de fouet ; en même temps, il l'excitait de la voix :

« Hâtons-nous, le Roux ! Hâtons-nous, mon fi ! Hop ! Hop ! Presto ! »

De lui-même le cheval fit un détour sur la droite de la route, enfila une courte avenue et s'arrêta devant une haute grille d'aspect seigneurial.

Un domestique accourut.

« Landry ! J'ai quelqu'un avec moi... un blessé... Aidez-moi à le descendre... Et puis, au lieu de dételer le cheval, vous prendrez la voiture et vous irez tout de suite chercher le docteur Geoffrin.

— Oui, monsieur le comte... Vous avez eu un accident ?

— Des rôdeurs qui m'ont attaqué.

— Ah ! monsieur le comte ! C'était fatal ! On vous disait bien de prendre garde...

— Voyons, Landry, nous causerons plus tard Conduisons cet enfant dans une chambre.

— Une chambre du haut ?

— C'est cela. Et puis, vite, chez le docteur Geoffrin, que vous ramènerez ! »

Avec le secours du comte et de son domestique, Césaire, qui ne pouvait plus mouvoir son bras gauche et y ressentait une vive douleur, quitta la voiture, et il pénétra bientôt dans un large vestibule à dallage de carreaux de marbre alternativement noirs et blancs, qu'éclairait un artistique lustre de cuivre.

Une dame de taille élevée, de belle et imposante prestance, et dont les cheveux de neige formaient sur les tempes deux épaisses coques, apparut dans l'embrasure d'une porte.

« Qu'y a-t-il donc, mon ami ? » demanda-t-elle.

Le comte mit rapidement sa femme au courant de ce qui s'était passé ; puis, une servante étant survenue, Landry alla quêrir le médecin, et on emmena Césaire dans une pièce du premier étage, où un lit était préparé.

Affaibli par la perte de son sang, qui avait taché toute sa manche et fini par se coaguler, Césaire était devenu tout blême et se sentait veule, sans force. La tête lui tournait.

Comme la servante s'ingéniait, avec toutes les précautions possibles, à lui retirer son paletot, ses yeux se voilèrent, et il s'évanouit.

q

Chapitre 8 Le comte de Massonges.

Le château du comte de Massonges s'élevait à l'entrée de Clermont-en-Argonne, du côté des Islettes, tandis que le docteur Geoffrin habitait à l'extrémité opposée, sur le versant de la vallée de l'Aire.

En moins d'une demi-heure, Landry effectua ce trajet et revint au château avec le docteur. Celui-ci, après avoir examiné le blessé et procédé à un pansement sommaire, annonça au comte qu'il tenterait le lendemain matin l'extraction de la balle.

« Je ne crois pas qu'elle soit bien loin, ajouta-t-il, et la plaie, sauf des complications impossibles à prévoir, ne me paraît pas dangereuse. Mais, reprit le docteur, quel est donc cet enfant ? Je ne le connais pas. »

M. de Massonges raconta au docteur Geoffrin comment il avait fait la rencontre de Césaire et l'avait invité à monter dans sa voiture, et comment des malfaiteurs les avaient attaqués. « Ils me croyaient seuls, poursuivit le comte ; ils avaient sans doute appris que j'allais régulièrement dans les derniers jours de la semaine à ma ferme de Longval, pour encaisser certaines recettes, et que j'en revenais à la nuit tombante, mon argent en poche : sans cet enfant, je me serais certainement trouvé dans une mauvaise passe. Il s'est bravement jeté sur le brigand qui me tenait à la gorge, et c'est en le frappant, en me défendant, qu'il a reçu ce coup de feu. Je serais désespéré que ce pauvre petit payât de sa vie ou de la perte de son bras la présence d'esprit et le dévouement dont il a fait preuve envers moi.

— Je vous le répète, monsieur le comte, à moins de complications imprévues, la blessure ne me semble pas très grave.

— Tant mieux, docteur ! J'avais hâte de vous voir, hâte de savoir à quoi m'en tenir. Il est bien heureux que ce misérable n'ait pas eu le temps de se servir de nouveau de son revolver. Ni son acolyte, qui s'était agrippé à mon cheval, ni lui, ne se sont doutés que mon compagnon était si jeune, n'était qu'un enfant, sans cela !... Il faisait nuit, et il était impossible de distinguer qui se trouvait derrière moi, dans le fond de la voiture.

— De même pour vous sans doute : vous n'avez pu distinguer les traits de votre agresseur ? Vous ne pourriez le reconnaître ?

— Cela me serait difficile, en effet, répliqua le comte.

— Et cependant nous savons et la gendarmerie sait de quel côté chercher. Depuis que l'extraction des phosphates a pris un aussi grand développement, toute la contrée est infestée de vauriens, de coquins, c'est le cas de le dire. »

Ces noyaux ou nodules de phosphate de chaux, scientifiquement appelés coprolithes, qu'on rencontre par couches dans certains terrains, à des profondeurs variables, et qu'on utilise en agriculture comme engrais, portent le nom de coquins dans le langage du pays : de là le jeu de mot du docteur. L'exploitation de ces terrains, entreprise depuis quelques années seulement, avait amené aux alentours des Islettes une nombreuse population étrangère, des nomades, dont la conduite n'était pas toujours à l'abri de reproches, et qui finissaient même par être la terreur de la contrée. Aussi les soupçons du docteur Geoffrin se portaient-ils de ce côté : c'était parmi les « tireurs de coquins », — les coquins, comme on disait par métonymie et abréviation, — que les coupables devaient se trouver.

Pourtant si quelqu'un méritait d'être à l'abri des injures et des violences, si un homme était digne d'estime, de respect et d'affection, c'était bien M. de Massonges, dont les bonnes œuvres ne se comptaient plus, et qui était le vrai bienfaiteur de toute cette région de l'Argonne.

À l'âge de trente-deux ans, le comte Guy-Saintin de Massonges, capitaine de dragons, avait quitté le régiment pour s'installer dans le château de Clermont, où venait de mourir son père, et y continuer la vaste exploitation agricole créée par celui-ci. Trois fermes importantes, où l'on s'occupait surtout d'élevage, de

laiterie et de fromagerie, relevaient du château, dont elles étaient distantes de quelques kilomètres. C'était la ferme de Blercourt, située à l'est de Clermont, sur la route de Verdun ; celle du Prieur ou « le Prieuré », dont les vastes prairies s'étalaient au pied des hauteurs boisées de Beaulieu, dans un site délicieux ; et celle de Longval, près de Sainte-Menehould, sur les bords de l'Aisne, d'où revenait M. de Massonges lorsqu'il avait rencontré Césaire.

Marié à une femme aussi belle que bonne et en tout point digne de lui, une femme intelligente, sérieuse et judicieuse, accomplie, qui le secondait on ne peut mieux dans tous ses travaux, le comte de Massonges consacrait son temps à la surveillance de ses trois fermes, allant sans cesse de l'une à l'autre, passionné pour les études agronomiques, se tenant soigneusement au courant de tous les progrès effectués dans cette science, et s'efforçant de les réaliser autour de lui.

Possesseur d'une grande fortune patrimoniale, qu'il avait augmentée et qu'il augmentait chaque jour par les produits de ses terres et de son bétail, il employait cet argent à perfectionner l'installation et l'outillage de ses fermiers, à améliorer leur condition, à adoucir le sort de tous ceux qui l'approchaient, à répandre autour de lui le plus de bien matériel et moral possible. Le comte de Massonges et sa compagne, sa constante et infatigable collaboratrice, étaient bien tous les deux la providence de ce coin de province, un des plus pittoresques, des plus verdoyants et des plus ravissants de notre France.

Heureux, M. et Mme de Massonges devaient l'être, et ils l'étaient sans doute. Ils avaient, en tout cas, tous les droits possibles au bonheur, – s'il est permis toutefois de parler de droits en telle conjoncture et telle contingence. Malgré leurs soixante

ans sonnés, ils avaient l'un et l'autre une imperturbable et admirable santé, et, grâce probablement à la vie active qu'ils menaient, à l'air salubre et vivifiant qu'ils respiraient, n'avaient jamais connu ni maladies ni indispositions même. La noble et franche physionomie du comte, aussi bien d'ailleurs que la douce, aimable et gracieuse figure de la comtesse, respiraient la quiétude et la paix, resplendissaient de cette joie sereine, inappréciable, que procure l'accomplissement du devoir.

Tous les deux cependant portaient une plaie au cœur ; tous les deux souffraient d'un mal intime, persistant et tenace. Ils n'avaient pas d'enfants, n'avaient pas même de famille, personne qui se rattachât à eux par les liens du sang. Ils étaient comme isolés sur terre. À l'époque de son mariage, Mme de Massonges, née Antoinette-Clorinde de Grigny, était déjà orpheline ; il ne lui restait qu'un oncle, vieux garçon, l'oncle Roger, décédé quelques années plus tard, et une petite-cousine, Clarisse de Senades, veuve d'un officier sans fortune, et qui vivait très chétivement à Vouziers, dans les Ardennes. Cette cousine, à peu près de l'âge de Mme de Massonges, avait été très liée avec elle jadis, et sa fille, une charmante blondinette du nom de Germaine, avait grandi au château de Clermont. Le comte et la comtesse témoignaient à cette petite, qui était du reste la filleule de Mme de Massonges, la plus vive affection : ils la considéraient comme leur fille adoptive, leur propre enfant ; et brusquement ce lien s'était brisé, toutes relations entre M. et Mme de Massonges et Mme et Mlle de Senades s'étaient trouvées rompues.

Un mariage, une mésalliance, avait causé cette rupture.

La comtesse de Massonges aurait voulu garder sa filleule près d'elle et la marier à son gré ; Mme de Senades ayant accordé la

main de sa fille à un roturier, qui ne possédait d'autres ressources que ses appointements de voyageur de commerce et quelques milliers de francs d'économie, M. et Mme de Massonges se formalisèrent de cette décision, à propos de laquelle ils n'avaient même pas été consultés. Il y avait là, estimaient-ils, un manque d'égards flagrant, une véritable ingratitude. En vain Mme de Senades objecta-t-elle que sa fille désirait cette union, et qu'elle n'avait cherché, elle, dans sa tendresse de mère, qu'à assurer le bonheur de son enfant, le comte et surtout la comtesse s'obstinèrent dans leur mécontentement et leur dépit.

« Nous serions pour vous des étrangers que vous ne nous auriez pas traités avec plus de désinvolture ! » ne se lassait de maugréer Mme de Massonges.

Bref, on cessa de se voir. Entre les meilleures gens, il survient ainsi parfois de ces déplorables querelles de famille, d'autant plus tenaces peut-être, plus acharnées et irrémédiables, qu'on s'est aimé davantage les uns les autres, aimé jalousement, sans partage, et que cette exclusive affection survit à la rupture et vous tient toujours profondément au cœur.

Germaine, mariée, quitta le pays ; Mme de Senades mourut peu de temps après : le comte et la comtesse de Massonges se trouvèrent réduits à eux-mêmes, destitués de toute famille, n'ayant plus autour d'eux que leurs serviteurs, leurs fermiers, tout le personnel de leurs exploitations agricoles, – et aussi tous les indigents, qu'ils se faisaient un devoir de secourir, tous les malheureux, qu'ils se plaisaient à aider, à soutenir et reconforter.

Le docteur Geoffrin, ainsi qu'il l'avait annoncé à M. de Massonges, revint le lendemain matin visiter le jeune blessé, et entre-

prit l'extraction de la balle, plantée dans l'épaule gauche, près de l'aisselle.

L'opération s'effectua sans encombre ; mais elle fut suivie d'une fièvre violente, accompagnée de longs accès de délire, qui retint Césaire pendant douze jours insensible et étranger à tout ce qui l'entourait, comme annihilé.

Le comte profita de la première éclaircie qui se produisit dans le cerveau du malade, pour causer avec lui et l'interroger sur son identité et ses antécédents. Il lui tardait de savoir quel était cet enfant, – « mon sauveur », comme il l'appelait volontiers en souriant, mais sérieusement, – d'où il venait exactement et ce qu'il allait faire à Verdun.

« Ce n'est pas un vagabond, cela se voit tout de suite, disait-il à la comtesse et au docteur. Il a l'air bien élevé, paraît convenable, gentil tout à fait. »

Et Mme de Massonges ainsi que le docteur Geoffrin confirmaient cette opinion et la partageaient entièrement.

« C'est vrai ! Oui, tout l'indique. Il doit appartenir à une honnête famille.

— Comment donc se fait-il, objectait le comte, qu'il traîne à son âge sur les grandes routes ? Il arrivait de Châlons et se rendait à Verdun, m'a-t-il dit.

— Et cet instrument de musique dans son sac ? interrompit la comtesse. Serait-ce un musicien ambulant ?

— On le croirait, répliqua M. de Massonges ; en tout cas, il serait bien jeune...

— Certes ! fit le docteur. Cependant...

— Cependant les apparences le font supposer », conclut M. de Massonges.

Aussitôt donc que Césaire eut recouvré connaissance et put soutenir une conversation, M. de Massonges vint s'asseoir à son chevet et entama l'entretien,

N'ayant rien à cacher, puisqu'il n'avait, en somme, rien fait de mal, sinon de quitter la maison où son oncle l'avait placé, le petit Léveillé n'hésita pas à narrer tous les détails de son odyssée, depuis la perte de la montre que lui avait confiée M. Cambournac, jusqu'à la rencontre du loup, la nuit, dans l'immense plaine champenoise.

« Mais, mon petit ami, objecta le comte de Massonges, tu n'as pas pensé qu'en te sauvant ainsi, tu allais être soupçonné par ton patron, ce monsieur Cambournac, d'avoir emporté avec toi, c'est-à-dire dérobé, la montre qu'il t'avait remise ?

— Non, monsieur. C'est, au contraire, parce que je l'ai perdue en chemin...

— J'entends bien ; mais M. Cambournac doit se demander ce qu'elle est devenue, cette montre. Il est allé naturellement la réclamer à son ouvrier, M. Martin, qui lui a répondu ne pas t'avoir vu. On doit croire, par conséquent, que la montre est en ta possession, que tu t'es sauvé avec. Il faut donc écrire sans retard à M. Cambournac pour l'instruire de ce qui s'est passé ; et, comme cela pourrait te fatiguer de tenir une plume, nous rédigerons cette lettre ensemble, et c'est moi qui te servirai de secrétaire,

ajouta M. de Massonges, avec son aimable et bon sourire. Tu veux bien que je sois ton secrétaire ? »

À cette plaisante question, Césaire se mit à rire aussi et répondit par un timide « Oui, monsieur ».

« À présent, il va falloir songer à prévenir ton oncle, reprit M. de Massonges, lorsqu'il eut terminé la missive adressée à l'horloger de la rue d'Assas. Mais, au lieu de lui écrire, je préfère l'aller voir, de façon à ne pas l'alarmer à tort sur ton état de santé.

— C'est cela ! Oui, monsieur !

— D'autant plus que nous ne sommes qu'à quelques lieues de Verdun, et que c'est bientôt fait... Je pourrai m'y rendre après-demain.

— Ô monsieur ! Si vous vouliez m'emmener ! s'écria Césaire. Je voudrais tant embrasser mon oncle !

— Je comprends ton impatience, mon ami ; elle témoigne de ton bon cœur. Mais il est indispensable de consulter auparavant le docteur Geoffrin. Ce serait peut-être un peu tôt...

— Je me sens bien mieux, je vous le jure, monsieur ! Je puis me lever, et il n'y a aucun danger à ce que je vous accompagne.

— De mon côté, je serais très heureux de t'avoir avec moi dans cette visite, répondit M. de Massonges ; elle rassurerait ainsi complètement ton oncle, il n'y a rien de tel que de se voir...

— C'est pour cela, monsieur... Oh ! oui, emmenez-moi !

— Eh bien, nous en parlerons tout à l'heure au docteur, et nous nous en rapporterons à ses lumières, n'est-ce pas, mon en-

fant ? Quel que soit son verdict, nous nous y soumettrons sans protester ? Nous serons raisonnables ?

— Oui, monsieur, je vous le promets. »

q

Chapitre 9 Trop tard !

Le docteur Geoffrin ayant constaté que Césaire n'avait plus de fièvre, déclara ne pas s'opposer à ce qu'il se levât et sortît, surtout en voiture.

« D'autant plus que ce n'est pas ce soir, ce n'est qu'après-demain que vous comptez effectuer ce voyage », ajouta-t-il, comme M. de Massonges le reconduisait et qu'ils traversaient le vestibule. « Notre convalescent ira encore mieux après-demain qu'aujourd'hui : tous les pronostics lui sont favorables.

— J'en suis ravi, docteur. Nous nous mettrons donc en route après-demain matin, et comme cet enfant désirera sans doute rester auprès de son oncle...

— Vous pourrez l'y laisser. Il sera bon néanmoins que je l'examine encore dans trois ou quatre jours, que je voie comment se comporte la cicatrice de sa blessure.

— Je le lui dirai, et je m'entendrai avec lui à ce sujet », répliqua le comte.

Le jour fixé, dès le fin matin, la voiture était attelée, et M. de Massonges et son « sauveur » y prenaient place. Bien qu'il eût encore le bras en écharpe et les jambes un peu molles, Césaire se

sentait plein de vaillance et en excellentes dispositions. Il allait donc enfin revoir son oncle, se retrouver dans la petite maison qui lui rappelait tant de souvenirs et lui était si chère !

En passant devant la ferme de Blercourt, on s'arrêta : M. de Massonges avait diverses instructions à donner à son fermier, quelques renseignements à lui demander aussi, et, la conversation finie, vite, on se remit en marche.

« Nous arriverons vers onze heures et demie, dit M. de Massonges. Je laisserai mon cheval et ma voiture chez un de mes amis, qui demeure près de la porte de France, mon ami Gibraltar, surnommé « l'Armateur ». Tu ne le connais pas, par hasard ?

— Non, monsieur.

— Il est cependant célèbre à Verdun, et sûrement ton oncle doit le connaître, de nom tout au moins. On l'appelle « l'Armateur », bien qu'il ne se soit jamais occupé de fréter ni d'armer le moindre navire ; mais il a beaucoup voyagé et a gagné sa fortune dans les pays d'outre-mer, ce qui a fait croire sans doute à des affrètements et équipements de vaisseaux. C'est un de mes camarades d'enfance, acheva le comte ; nous étions tous les deux au collège de Verdun il y a... il y a cinquante ans, ma foi ! Ça ne me rajeunit pas... ni lui non plus ! »

M. Scipion Gibraltar était, en effet, de l'âge de M. de Massonges : il avait la soixantaine bien sonnée, — soixante-trois ans, pour préciser, — et, comme son ex-condisciple Guy-Saintin de Massonges, il possédait encore la taille droite, le jarret nerveux, bon pied et bon œil. Il occupait, entre la porte Saint-Paul et la porte de France, derrière la sous-préfecture et le palais de Justice, une spacieuse habitation, à laquelle attenait un joli jardin,

en partie planté d'arbres exotiques, et toujours très soigneusement entretenu.

Dans sa vie mouvementée, au milieu de ses continuelles pérégrinations, M. Gibraltar n'avait jamais trouvé le loisir de se marier : vieux garçon, il avait conservé toute la bonne humeur de son jeune temps, toute sa vivacité d'esprit, sa verve et sa jovialité. La chasse était sa grande passion, et on le citait comme un des plus adroits et des plus infatigables nemrods de la contrée. Il était aussi réputé pour ses récits d'aventures, ses étranges et abracadabrantes historiettes. « À beau mentir qui vient de loin ! » Aussi, nombre de ses concitoyens l'accusaient-ils de trop enjoliver ses discours, de donner trop volontiers carrière à sa faconde et à son imagination.

M. Gibraltar procédait à sa toilette, il était en train de se raser devant une petite glace accrochée à sa fenêtre, quand il aperçut la voiture du châtelain de Clermont pénétrer dans sa cour. Une minute plus tard, on heurtait à sa porte, et ledit châtelain arrivait près de lui.

« Toi ! Quel bon vent t'amène ? s'exclama M. Gibraltar, en se retournant, son rasoir à la main, et la moitié d'une joue encore toute blanche de savon.

— Je suis venu à Verdun pour conduire chez son oncle un jeune garçon que j'ai laissé en bas, repartit M. de Massonges. Ta bonne m'ayant dit que tu t'habillais, je suis monté seul auprès de toi.

— Dans un instant j'aurai fini. Nous déjeunons ensemble, hein ? demanda M. Gibraltar.

— Parfaitement. Le temps de conduire mon petit bonhomme chez son oncle, et je reviens partager avec toi le pain et le sel.

— Et aussi une superbe truite, dont on m’a fait cadeau ce matin, et dont nous nous régalerons, mon vieux ! Mais, reprit M. Scipion Gibraltar, tu ne me dis pas pourquoi et comment tu t’es chargé de conduire cet enfant dans sa famille ?

— Chaque chose a son temps, et je ne puis tout te raconter à la fois. J’ai été dernièrement victime d’une agression : un voleur s’est élancé sur moi, le revolver au poing...

— Bah !

— Oui. Je revenais de ma ferme de Longval et j’avais fait monter dans ma voiture un pauvre petit gars, que je voyais traîner le pied à côté de moi, sur la route, tout essoufflé, haletant et fourbu ; et c’est grâce à ce gamin, qui même a été blessé en me défendant, que je n’ai pas été massacré par ces bandits.

— Comment cela ?

— Je te l’expliquerai...

— Ces bandits ? Ils étaient donc plusieurs ? objecta encore M. Gibraltar. Tu me parlais d’un seul tout à l’heure.

— L’autre avait saisi la bride de mon cheval et le maintenait...

— Ah bien !

— Mais je t’achèverai ce récit en déjeunant, poursuivit M. de Massonges. Mon petit compagnon a hâte de revoir son oncle, et je tiens à l’y mener moi-même. Il habite rue Saint-Sauveur.

— Pardon ! interrompit M. Gibraltar, qui était près de nouer sa cravate, et s'arrêta tout à coup à ces derniers mots. Tu dis rue Saint-Sauveur ? Quel est donc son nom, de cet oncle ?

— Léveillé, M. Justin Léveillé.

— Ah ! mon pauvre ami ! s'écria M. Gibraltar en levant les bras au ciel.

— Quoi donc ?

— Il y a juste aujourd'hui huit jours, à cette heure-ci, que nous avons enterré M. Justin Léveillé...

— Mon Dieu !

— Il n'a cessé, durant ses derniers moments, de réclamer son petit-neveu, de l'appeler près de lui, avec une insistance...

— Oh !

— Il avait écrit à Paris pour le prévenir, et il se désolait de ne pas le voir arriver !

— Et ce pauvre petit qui affectionnait tant son oncle !

— M. Léveillé sortait peu, je ne le voyais plus beaucoup. Il souffrait depuis longtemps de douleurs rhumatismales. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'est à la fin de décembre, sur la Digue ; il allait alors un peu mieux. Il m'a invité à venir visiter sa collection de gravures du XVIIIe siècle, que je connaissais déjà ; il avait fait, m'expliqua-t-il, de nouvelles et importantes acquisitions, déniché des merveilles... Je me proposais de me rendre à son invitation, lorsque j'appris qu'il était retombé malade, qu'il ne pouvait plus se lever de son fauteuil ou même de son lit ; j'ai

craint de le déranger, de le fatiguer, et j'attendais une amélioration dans son état pour aller chez lui, quand on m'annonça brusquement sa mort la semaine dernière. Il avait succombé à un étouffement, son rhumatisme lui était, comme on dit, remonté au cœur. Pauvre Léveillé ! Il devait se douter de la gravité de son mal, sentir la mort approcher, puisqu'il ne cessait, ainsi qu'on me l'a conté et que je te le répète, de réclamer à cor et à cri son petit-neveu.

— Hélas !

— C'était un bien brave et bien digne homme, que tout le monde ici estimait et vénérât, acheva M. Gibraltar.

— Comment apprendre une telle nouvelle à cet enfant, qui vient d'être blessé, qui relève de maladie ? murmura M. de Massonges. Il doit être inquiet déjà, se demander ce que je fais auprès de toi, pourquoi je ne descends pas... Lui qui avait tant de hâte... Ah ! Seigneur ! Quel coup pour lui !

— Nous allons le faire monter, dit M. Gibraltar. Nous causerons avec lui, et peu à peu...

— Ah ! le pauvre enfant ! » soupira encore M. de Massonges.

Quand Césaire, escorté de la domestique, entra dans la chambre de M. Gibraltar, il remarqua tout de suite l'air anxieux et bouleversé du comte de Massonges.

« Que se passe-t-il ? Il y a quelque chose ! »

Cette pensée surgit en lui aussitôt.

Et quand M. Gibraltar prit la parole et lui dit :

« J'ai tenu à te voir, mon ami, pour t'informer que ton oncle... ton oncle que je connais bien... avait été malade...

— Mais, monsieur, que je ne m'attarde pas alors ! interrompit Césaire. Je cours chez nous...

— Non, fit M. Gibraltar, en se plaçant devant la porte. Attends ! Ton oncle...

— Quoi donc, monsieur ?

— Mon cher petit, il y a un grand vide dans la maison...

— La maison... de... de mon oncle ?

— Oui, dit M. Gibraltar en courbant la tête.

— Un vide ? Comment... Ah !!! »

Et Césaire comprit tout à coup, devina ce « quelque chose » qu'il avait senti planer sur lui et le menacer dès son entrée dans la chambre. Et ses yeux s'écarrillèrent, puis se voilèrent comme d'une buée : — telle une vitre qu'une vapeur recouvre soudainement et obscurcit ; le monde extérieur cessa d'être visible et d'exister pour lui ; sa gorge instantanément se contracta et se dessécha : impossible d'articuler un mot, de jeter un cri ou un soupir. Assommé comme par un coup de massue, il serait tombé à la renverse, sans M. de Massonges, qui s'était approché de lui et le retint dans ses bras.

Au bout de quelques instants de cette défaillance, un flot de larmes inonda son visage, des sanglots gonflèrent sa poitrine, puis éclatèrent, le secouèrent convulsivement.

« Pauvre petit ! Pauvre petit ! » murmurait M. de Massonges, en appuyant doucement et sans relâche son mouchoir sur les yeux de Césaire. « Voyons, du courage, mon enfant ! »

Et il l'embrassait, s'efforçait de le consoler par des baisers et des caresses.

« Ah monsieur !... Ah ! ! ! râlait Césaire, toujours sanglotant et suffoquant.

— Remets-toi... Voyons !

— Ah ! si... si seulement je... je l'avais revu ! Moi qui me... me réjouissais tant !... »

Et les pleurs de redoubler, les soupirs et les gémissements de retentir plus fort.

« Écoute, mon petit ami, écoute-moi, dit M. Gibraltar, qui cherchait à faire diversion à cette poignante scène. Malgré ta douleur... ta douleur que nous comprenons bien, que nous partageons... tu as des devoirs à remplir. Il faut y penser, mon enfant... Il faut te préparer à aller t'agenouiller sur la tombe de ton oncle...

— Oh ! oui... oui, monsieur !

— Nous t'y conduirons cette après-midi. Puis nous irons dans la maison qui t'appartient maintenant, et qui est confiée à la garde de la femme de ménage... Léocadie, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur... C'est la... la mère Fauquignon.

— C'est cela ! La mère Fauquignon, autrement dite, par son nom de baptême, la Léocadie. Eh bien, tu la reverras, tu causeras avec elle ; elle te parlera des derniers instants de ton oncle, et te

transmettra les suprêmes recommandations qu'il a pu lui faire à ton sujet.

— J'irai... oh ! tout de suite, monsieur...

— Auparavant, il faut prendre des forces, mon enfant, il faut manger, et tu vas te mettre à table avec nous, poursuivit M. Gibraltar d'un ton ferme et résolu, qui s'imposait. Je sais... oui, je me doute bien... Tu n'as pas faim, tu es trop accablé de tristesse ; mais il faut manger tout de même, mon petit. Nous ne voulons pas te voir tomber en faiblesse au cimetière.

— Ah monsieur !

— La vie, continua M. Gibraltar avec la même impérieuse conviction, n'est pas toujours drôle, non ! Tu t'en apercevras de plus en plus, et pas n'est besoin pour cela d'atteindre l'âge que nous avons, M. de Massonges et moi. Mais, quelle qu'elle soit, mon ami, notre devoir est de la supporter vaillamment, de nous y comporter, non pas seulement avec résignation, mais avec bravoure, avec sagesse et dignité, en hommes, pour tout dire en un mot, en hommes, dans la plus haute acception de ce terme. J'ai conscience qu'en te parlant ainsi, je suis l'écho des propres sentiments de celui que tu pleures, de ton grand-oncle, et nous ne saurions mieux honorer sa mémoire qu'en mettant ses principes en pratique. Du courage, mon enfant ! M. de Massonges te le disait tout à l'heure, et je te le répète : du courage ! Il en faut à tous ceux qui cheminent sur terre, et c'est dès les premiers pas qu'il faut en acquérir et en faire provision. »

Chapitre 10 Regard en arrière.

Madame Cambournac avait toujours coutume de se décharger sur autrui, notamment sur les apprentis de son mari et sur ce dernier, de toutes les ennuyeuses démarches et de toutes les corvées qui pouvaient survenir.

Elle avait même si bien manœuvré qu'elle avait de longue date habitué M. Tiburce Cambournac à endosser ce fardeau et à le porter sans récriminer ni se plaindre, tout naturellement. Aussi est-ce à lui qu'elle eut recours à Vélizy, le dimanche matin, en constatant que Césaire, qui aurait dû les rejoindre la veille, comme on le lui avait si clairement et catégoriquement expliqué, n'était pas encore arrivé.

« C'est étrange ! Tu lui as cependant bien dit...

— Mais oui ! C'est toi-même qui lui as conseillé de prendre le chemin de fer de ceinture, toi-même qui as eu cette idée, rappela M.. Cambournac.

— Elle était excellente ! interrompit sans scrupule ni fausse modestie Mme Cambournac.

— Je n'en disconviens pas, et tout de suite, tu l'as vu, j'ai abondé dans ton sens : je lui ai dit que ce n'était pas la peine de revenir rue d'Assas, et qu'en sortant de chez Martin, après lui avoir remis la montre de ce chef de bureau, il n'aurait qu'à gagner la station de ceinture... Je lui ai même demandé s'il avait assez d'argent pour prendre son billet ; il m'a répondu que oui...

— Qu'est-ce qu'il a bien pu faire ? Où a-t-il pu aller ?

— Peut-être est-il tout bonnement retourné rue d'Assas, et a-t-il couché dans sa chambre, hasarda M. Cambournac.

— Puisqu'il sait que nous sommes ici, voyons ! se récria l'horlogère. Nous n'avons pas l'habitude de le laisser seul, nous l'emmenons toujours avec nous... Il était bien convenu qu'il nous rejoindrait, encore une fois !

— Absolument !

— Je lui avais même confié diverses choses, que j'avais rangées dans son sac : du jambon, pour notre déjeuner de ce matin...

— Oui.

— Donc !...

— Il n'est pas possible, en effet, qu'il y ait eu malentendu ! conclut M. Cambournac.

— Ah ! quel malheur d'avoir besoin d'autrui ! Si l'on pouvait se passer de tous ces apprentis, de toute domesticité ! »

Mme Cambournac, qui confondait si volontiers les apprentis de son mari avec sa propre domesticité, et ne recrutait même pas d'autres serviteurs, faisait preuve en ce moment de fort peu de mémoire et d'une extrême et bien scandaleuse ingratitude. Mais, dans sa mauvaise humeur et son dépit, elle ne se souciait plus des services rendus et n'y regardait pas de si près. Elle était même si courroucée, si inquiète de cette incompréhensible absence de Césaire, qu'elle revint sur ses paroles et déclara à M. Cambournac qu'elle l'accompagnerait à Paris. Il fallait que le cas fût singulièrement grave.

« Oui, il est préférable que j'y aille avec toi ! Il n'y a même pas à hésiter : c'est indispensable ! Il y a là un mystère... Ah ! je m'en vais le secouer, ce polisson ! Attends un peu ! Attends, attends !... Nous faire poser de la sorte ! Nous plonger dans des transes pareilles ! Nous...

— Il sera bon de nous dépêcher, Colombe, si nous voulons ne pas manquer le train.

— Pars devant, je te rattraperai ! » répondit d'une voix impérieuse et stridente, qui n'avait absolument rien de « colombin », Mme Colombe Cambournac.

Une vive et bien désagréable surprise leur était réservée, et l'horlogère dut reconnaître et s'empressa même de proclamer qu'elle n'avait vraiment pas eu tort de concevoir des inquiétudes, de pressentir que la situation comportait une exceptionnelle gravité.

Bien que poussée tout contre, la porte du petit magasin de la rue d'Assas n'était pas fermée, et toutes les vitrines avaient été dévalisées, toutes les montres et toutes les chaînes enlevées. Quantité d'écrins gisaient pêle-mêle à terre ou sur le comptoir, vides de leurs bijoux.

« Oh !!! »

Ce cri s'échappa à la fois des lèvres de l'horloger et de celles de sa femme, et ils promenaient autour d'eux des yeux effarés ou se considéraient l'un l'autre ébahis, ahuris, consternés.

« Oh !! Oh !! »

S'arrachant la première à cette douloureuse contemplation, Mme Cambournac se précipita chez le concierge pour l'interroger.

Mais celui-ci ne savait rien, « rien de rien », et n'avait remarqué quoi que ce fût d'insolite. Il osa même insinuer que « c'était peut-être bien mossieu ou madame qui avaient mal fermé leur porte, la veille, en s'en allant...

— Taisez-vous donc, m'sieu Laverdure, vous ne savez ce que vous dites ! lui riposta Mme Colombe, qui était hors d'elle-même, brandissait et crispait les poings, comme un vautour agite et contracte ses serres. Avez-vous des nouvelles de notre apprenti, au moins ?

— Il est parti hier avant vous, madame, vous l'avez bien vu...

— Et il n'est pas rentré ?

— Non, madame.

— Mais alors ?... » glapit Mme Cambournac, comme frappée soudain d'une lumineuse réflexion.

Et elle courut retrouver son mari dans le magasin dévasté.

« Tiburce !

— Eh bien ?

— Es-tu sûr de ce petit Léveillé ?

— Son oncle est la probité et l'honneur en personne...

— Je ne te parle pas de son oncle. Mais où est-il, lui ?

Les écrins gisaient pêle-mêle à terre.

Pourquoi n'est-il pas allé à Vélizy, comme c'était convenu ? Pourquoi ne s'étant pas rendu là-bas, n'est-il pas rentré ici, dans sa chambre ? Où a-t-il passé la nuit ? Ah ! ah ! cela te donne à réfléchir !

— Il est certain que... c'est bizarre ! Cependant...

— Cependant, oui, il a l'air convenable, honnête, trop comme il faut pour...

— Non, Colombe ! Il n'est pas possible que ce soit cet enfant ! protesta M. Cambournac.

— Je ne dis pas que ce soit lui ! Non, je ne te dis pas cela !

— Alors ?

— Il a fort bien pu, à notre insu, nouer de vilaines relations, se lier en cachette avec des mauvais sujets, qui ont profité de son inexpérience pour se faufiler chez nous... Cela expliquerait la chose.

— Mais quand et comment aurait-il fait ces dangereuses connaissances ? À quels moments aurait-il entretenu ces fréquentations ? Nous nous en serions aperçus, voyons !

— En attendant, il n'est pas là, et son absence seule suffit à l'accuser, riposta Mme Cambournac.

— J'en conviens ; mais le plus urgent, mon amie, est d'aller faire notre déclaration au commissaire de police. Ah ! quel désastre ! quel désastre ! acheva l'horloger en levant et agitant les bras au-dessus de sa tête.

— Mettre ainsi tout un magasin au pillage ! Et ce concierge qui n'a rien vu, qui ne sait rien, ne peut fournir aucun renseigne-

ment, qui, lorsqu'on l'interroge, a l'air de tomber de la lune ! À quoi sert-il ? À quoi ? Ah ! elle est bien gardée, la maison ! Ah ! oui ! Il y a longtemps que je voulais me plaindre au propriétaire... Comme j'aurais bien fait ! Ce concierge, il n'est jamais là, jamais là ! » ne cessait de maugréer Mme Colombe Cambournac, en se dirigeant vers le commissariat de police voisin.

Après avoir écouté les deux plaignants, ou plutôt Mme Cambournac seule, car elle avait, dès l'arrivée, intimé à son époux l'ordre de se taire : — « Laisse-moi parler, Tiburce ! Je sais mieux que toi ce qu'il faut dire ! » — le commissaire leur conseilla de se rendre sans retard chez M. Martin, l'ouvrier horloger, et de s'informer auprès de lui s'il avait reçu la veille la visite de l'apprenti, et si la montre à réparer lui avait été apportée.

« C'est même par là, par aller voir votre ouvrier, que vous auriez dû commencer, ajouta-t-il.

— Évidemment ! Comment n'y avons-nous pas songé ? avoua M. Cambournac.

— Ah ! dans ces catastrophes, s'exclama sa tyrannique compagne, on est bien excusable ! On ne sait plus où l'on en est, on a la tête à l'envers, on se trouve tout sens dessus dessous ! »

M. Martin n'avait pas vu Césaire, et ce fut pour lui, aussi bien que pour sa femme, un étonnement sans pareil que cette disparition et ce vol. Comme M. Cambournac, ils s'empressèrent de déclarer que le petit Léveillé ne pouvait être coupable, qu'il était au-dessus de tout soupçon.

Butée à son idée, Mme Cambournac ne voulait rien entendre.

« S'il n'était pas coupable, s'il n'avait pas trempé plus ou moins, trempé directement ou indirectement dans ce crime, il serait avec nous ! s'écriait-elle.

— Mais vous n'avez aucune preuve contre lui, répliquait, de sa douce et persuasive voix, la bonne madame Martin.

— Des preuves ? ripostait victorieusement Mme Cambournac. Des preuves ? Mais celle-là seule suffit : pourquoi n'est-il pas ici ?

— Je ne puis vous le dire, madame ; mais cet enfant, si bien élevé, si pénétré d'excellents principes, si sage, si gentil, n'est pas un voleur : j'en suis convaincue, j'en mettrais la main au feu !

— Sans être un voleur, il a pu rencontrer de ces tristes individus qui ne vivent que de cambriolages et de rapines, se laisser entraîner par eux...

— Non, madame ! Il aurait, au contraire, évité ces gens-là, se serait détourné d'eux...

— Enfin, madame, encore une fois, où est-il ? s'écriait de plus belle et en se plantant les poings sur les hanches la violente et rageuse Mme Colombe Cambournac. Où est-il, je vous le demande ? Dites-le-moi, puisque vous êtes si bien renseignée... Oui, dites-le-moi ! Je serai enchantée de l'apprendre ! Je serai ravie !... »

À ces explosions de voix et à ces cris, auxquels il n'était nullement accoutumé, le petit chien Kiki se mettait à japper coup sur coup en levant le museau vers Mme Cambournac, lui montrant les crocs et la considérant avec menace, comme, s'il eût voulu, lui aussi, prendre la défense de Césaire.

« Je ne sais où il est, madame. Peut-être s'est-il simplement sauvé de chez vous parce qu'il ne s'y plaisait pas, dit Mme Martin.

— Mais ce vol, ce vol, madame, vous l'oubliez ? Ce pillage de notre magasin ?

— Il n'y a là probablement qu'une coïncidence...

— Une bien singulière coïncidence !

— Des rôdeurs ont pu remarquer que vous vous absentiez tous les samedis soir pour vous rendre à votre campagne : il n'y a rien là d'impossible, rien de surnaturel, la remarque est, au contraire, très facile. Ces cambriolages sont malheureusement fréquents...

— Hélas ! surtout lorsqu'on a chez soi des étrangers, des garnements, qui s'amusent à causer dans les rues avec Pierre et avec Paul, qui se lient avec n'importe qui ! Vous ne m'ôterez pas cela de l'esprit, voyez-vous, madame Martin : ce petit drôle a fait de mauvaises connaissances, et nous en pâtissons ! »

q

Chapitre 11 Convalescence

La mort de l'oncle Justin avait plongé Césaire dans une invincible prostration, et sa guérison complète, que pronostiquait avec tant d'assurance et à si bref délai le docteur Geoffrin, se trouva indéfiniment retardée par ce cruel deuil. La fièvre l'avait ressaisi ; de nouveau l'appétit s'en était allé ; ses jambes, veules et cotonneuses, ne le portaient plus ; ses forces l'abandonnaient : il res-

tait tout abasourdi, brisé et comme anéanti par ce coup aussi terrible qu'imprévu.

Ah ! le jovial M. Gibraltar avait beau dire et beau prêcher : les grandes douleurs ne se dissipent pas à commandement, et ne surmonte pas qui veut ses ennuis et ses peines.

« Si je ne m'étais pas sauvé de chez M. Cambournac, j'aurais reçu des nouvelles de mon oncle, j'aurais été prévenu de la gravité de sa maladie, je serais retourné près de lui, je l'aurais revu avant sa mort... Tandis qu'il est parti sans que je l'aie embrassé une dernière fois ! Ah ! ce sera le regret de toute ma vie, le remords qui ne cessera de me ronger le cœur ! »

Le comte et la comtesse de Massonges étaient là, heureusement, pour prendre soin de lui, et tous les deux s'efforçaient à qui mieux mieux de le distraire, de le consoler et de le remettre sur pied. Selon une réflexion de M. Scipion Gibraltar, Césaire, dans son infortune, avait eu une chance, une aubaine insigne et inappréciable, celle de rencontrer le comte de Massonges, de devenir son « sauveur », et de trouver ainsi près de lui un refuge et un appui, de se créer, sans y penser et par suite des événements eux-mêmes, au moment où l'oncle Justin allait disparaître et lui manquer, un nouveau bienfaiteur et une seconde famille.

« Ce qui prouve bien, concluait l'intrépide optimiste, qu'on ne doit jamais désespérer tant qu'on est sur terre. Presque toujours le remède est à côté du mal, le salut ou la compensation auprès de la perte, la victoire à quelques pas de la défaite, comme le Capitole qui confinait si judicieusement à la roche Tarpéienne. Il n'y a qu'à patienter un peu et se laisser vivre.

Dès que Césaire recommença à se lever et put sortir, M. de Massonges fit de lui son compagnon dans ses quotidiennes visites à ses fermes et dans ses courses à travers la forêt de l'Argonne. Il lui enseigna à se guider dans ce dédale immense, au milieu de ces laies et layons, sentes, tranchées et dessertes, qui zigzaguent en plein taillis sur la crête du plateau ou en dévalant les pentes, presque toutes abruptes et déchiquetées, de l'un et de l'autre versant. Il lui montra les parages curieux, les points saillants, tous les sites ravissants de cette contrée : tantôt l'agreste et imposante abbaye de la Chalade, et l'ancienne voie romaine de la Haute-Chevauchée, qui serpente du nord au sud dans toute la partie supérieure de la forêt ; tantôt, dans la partie méridionale et derrière Clermont, la rustique chapelle de Sainte-Anne, et l'esplanade de l'ancien château, la charmante combe de Beauchamp, la Gorge-le-Diable ou de Belle fontaine, l'ermitage de Saint-Rouin, les Six Frères : six chênes énormes poussés sur la même souche ; le carrefour du Beau-Charme, la Grosse-Tête, etc.

La ferme du Prieur, « le Prieuré », cachée et comme enfouie dans une étroite gorge, – la Gorge-le-Prieur, – au pied des contreforts de Beaulieu, et dont les plantureuses prairies, entrecoupées de haies vives ou de landrages (barrières faites avec des poteaux et des perches), sont arrosées par un large ruisseau, était surtout l'objet des excursions du comte et de Césaire. La région, très accidentée, avec toutes ses hauteurs couronnées de bois, offre un aspect des plus pittoresques, qui a depuis longtemps attiré l'attention et provoqué l'admiration : le nom de BEAULIEU – comme d'ailleurs ceux de Beauchamp, de Bellefontaine, etc., – l'indique bien.

Du sommet de cette colline escarpée, promontoire ou éperon de la chaîne de l'Argonne, l'œil embrasse un immense panorama, une double plaine sans fin, où courent et se déploient deux rivières d'importance, l'Aisne, déjà forte, quoique peu distante de sa source, et l'Aire, son affluent, plus large et plus puissante ; où, à travers le lacis des branches, l'eau des étangs miroite comme une nappe d'argent ; d'où émergent de toutes parts quantité de clochers, jusqu'à celui de Saint-Étienne de la ville haute de Bar-le-Duc, situé à dix lieues de là ; et que bariolent et égayent les toits de tuiles ou d'ardoises d'une multitude de villages, de hameaux et de fermes, les blancs lisérés d'une infinité de routes et de chemins, les bistres nuancés des champs, le vert des prairies, l'or des colzas, le bronze des forêts lointaines.

Il y avait là, au moyen âge, sur cette pointe de l'Argonne, une célèbre abbaye de Bénédictins, originellement fondée par saint Rodingue, — Saint-Rouin, selon l'appellation vulgaire, — dont l'ermitage se voit encore aux alentours, au centre d'une des plus gracieuses combes des bois de Beaulieu. Une partie des bâtiments de ce monastère, qui était placé sous l'invocation de saint Maurice, est restée debout et abrite, derrière ses tourelles à demi ruinées et sa longue façade en briques, nombre d'habitants du village : les cellules se sont transformées en chambres, et de braves paysans, gais vigneron et délurés forestiers, rétameurs ou « fondeurs » ambulants, revenus de leurs estivales pérégrinations à travers nos départements du nord, ont remplacé les sants moines d'autrefois.

Le comte de Massonges, qui connaissait mieux que personne l'histoire de sa contrée et les antiques mœurs et usages de l'Argonne et du Clermontois, racontait à Césaire les luttes sanglantes

que ces religieux avaient eu à subir, tantôt contre les comtes de Bar, tantôt contre les rois de France, – placés qu’ils étaient entre cette enclume et ce marteau. Plusieurs fois, notamment dans le courant du XIV^e siècle, l’abbaye fut saccagée, l’église incendiée, et les moines de Beaulieu, qui n’étaient plus qu’une dizaine lors de la Révolution, furent dispersés à cette époque. Les caveaux et souterrains, qu’on aperçoit encore et dont de simples planches ou quelques pierres masquent aujourd’hui l’ouverture à ras du sol, passent pour avoir, durant cette orageuse période, servi de retraite à plus d’un suspect. Sur tout ce passé, d’ailleurs, les anciens du village possèdent quantité de récits et de traditions, nombre de légendes surtout, les unes terrifiantes, d’autres facétieuses et goguenardes, qu’ils se plaisent à narrer dans les veillées d’hiver. À tel carrefour, non loin de cette rangée de sapins qui conduit au village, cette stèle brisée rappelle la mort d’une pauvre bûcheronne surprise un soir par une tempête de neige ; là, au bord de ce sentier, dans cette étroite excavation en forme de niche, ces croix rustiques marquent la tombe des derniers ermites de Saint-Rouin ; ici, cet effondrement que vous voyez dans la roche, c’est le Saut du boulanger : poursuivi jadis – il y a bien longtemps ! – par la foule à qui il avait vendu de mauvais pain, un boulanger du couvent tâchait de s’enfuir ; il courait, courait... ; arrivé sur le bord du précipice, il voulut sauter, il s’élança, en effet ; mais, s’il échappa à la vengeance des hommes, il ne put éviter la colère divine : il s’élança, mais en même temps il disparut, enlevé par le Diable.

L’Argonne, que Dumouriez appelait les Thermopyles de la France, et dont on a si justement dit que « nulle autre part en France on ne trouve des bois plus drus et plus noirs, et où les loups résident encore en grand nombre »[1], avec sa vie fores-

tière si intense et si curieuse, était pour Césaire un continuel sujet d'étonnement et d'émerveillement. Il lui semblait, en causant avec M. de Massonges, ou plutôt en l'écoutant et en dévorant ses récits, voir s'ouvrir devant lui un monde nouveau, un monde mystérieux, étrange et féérique.

La première fois, par exemple, qu'en sortant du coquet vallon de Bellefontaine, aux abords de Futeau et de Courrupt, il entendit des ouvriers verriers, à peine vêtus, tout harassés de leur dur labeur, mal en point et sordides, se traiter en seigneurs, s'appeler « chevaliers », et que M. de Massonges lui assura que ce n'était pas une plaisanterie, que ces ouvriers étaient vraiment nobles et avaient droit à ce titre, il demeura tout interloqué, tomba, comme on dit, de son haut.

« Les gentilshommes verriers appartiennent à une très ancienne noblesse de notre pays, mon enfant, repartit M. de Massonges. Dans les premières années du XIVe siècle, un édit de Philippe le Bel déclara que les nobles travaillant aux verreries ne dérogeaient pas ; et Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV ont confirmé ce privilège, dont les gentilshommes verriers de l'Argonne, que nos paysans nomment par dérision les hâziz, c'est-à-dire les brûlés, ont toujours, été très fiers. En raison même de cette fierté, ils ne se marient qu'entre eux, ils n'ont d'autres successeurs que leurs enfants ou leurs parents, et forment ainsi une caste particulière et fermée.

— Pour quel motif, monsieur, les verriers sont-ils venus s'établir ici plutôt que dans de grandes villes ?

— Parce qu'ils trouvent ici en abondance et à portée de la main tout ce dont ils ont besoin pour leur industrie : le sable d'abord,

le bois ensuite, et la fougère, qui leur fournit ou plutôt leur fournissait le carbonate de potasse nécessaire à la fonte du verre. En outre, ils sont ici placés à proximité de deux importants centres vinicoles, par conséquent de deux vastes débouchés pour leurs produits, leurs bouteilles : la Champagne, universellement célèbre, comme tu le sais, par ses vins ; et le Barrois, dont le vignoble de pineau, aujourd'hui bien déchu, jouissait jadis d'une grande et excellente réputation. Mais cette industrie du verre s'en va de chez nous, mon ami ; le chauffage à la houille a détrôné le chauffage au bois, et la plupart des verreries de notre vallée de la Biesme éteignent leurs feux. »

Puis il y avait les bûcherons, les brioleurs avec leurs mulets, qui, chargés de billes de bois, descendent les côtes les plus abruptes, et, souvent abandonnés à eux-mêmes, leurs sonnaillles au cou, sans autre conducteur qu'un mulet plus âgé et expérimenté, regagnent par troupes, docilement et tintinnabulant, leur point de départ ; – les brintiers, qui vont cueillir dans la forêt des brins d'épine, de néflier ou de coudrier pour en façonner cannes et manches de fouet ; – les plantiers, la plupart véritables maraudeurs, qui, de l'automne au printemps, durant surtout les jours de dégel, de brouillard ou de pluie, se glissent dans le bois pour en extraire des plants vifs de diverses essences, charme, saule et bouleau, aune et frêne principalement, qu'ils vendent à des receleurs particuliers, et à très bon prix parfois.

« Encore un commerce qui tend à disparaître, observait le comte de Massonges. Les plantiers, dont le métier est très fatigant et très dur, qui sont continuellement menacés et traqués par les gardes, deviennent – et heureusement ! car leurs déprédations causent à nos forêts des dommages considérables, – de-

viennent de plus en plus rares. On n'en rencontre pour ainsi dire plus dans la partie méridionale de l'Argonne ; il faut dépasser les Islettes, monter jusqu'à Boureuilles ou Varennes, jusqu'à Viennele-Château ou Binarville, pour en trouver, et encore en bien moins grande quantité que dans mon jeune temps. Il y a de vieux plantiers que cette disparition contriste. J'en ai entendu soupirer : « Les gars d'à présent ne valent pas ceux de jadis ! On craint méshui de se fatiguer ; on ne veut plus se donner de mal ; on aime ses aises, « son bien-être... ». C'est possible, et si la disparition de ces déplorables chapardeurs est due à ce sybaritisme, tant mieux, après tout, et bon débarras ! »

M. de Massonges expliquait aussi et surtout à Césaire le travail de la ferme, tout ce qui concernait l'élevage, l'entretien et l'exploitation du bétail, et les manipulations et transformations du lait. Escorté du père Garaudel, le fermier du Prieuré, il le promenait dans les étables, et lui démontrait les avantages ou les inconvénients de tel ou tel aménagement ; l'emmenait à travers prés, et lui enseignait les propriétés des herbes et des divers fourrages ; s'attardait avec lui dans la laiterie ou la fromagerie à considérer et à suivre toutes les opérations des filles de ferme.

Ces rustiques études, si nouvelles pour lui, intéressaient vivement Césaire, le passionnaient à un tel point qu'il ne pensait plus à l'horlogerie et négligeait la musique.

« Comme il ferait bon vivre ici ! » se disait-il parfois en laissant errer son regard sur les pentes escarpées de Beaulieu et la large hêtraie en hémicycle où s'adossait le Prieuré.

Le printemps était venu, et tout le paysage avait revêtu sa verdoyante livrée. L'influence de ce doux et reposant spectacle, de ce

milieu si paisible et si salubre, aussi bien que de ce resplendissant renouveau, se faisait profondément sentir chez Césaire. Il avait recouvré ses forces et abandonné l'écharpe qui soutenait son bras. Sa blessure était complètement fermée ; il n'en restait plus d'autre trace qu'une mince viselle, une sorte de fossette. Il pouvait le mouvoir à son gré et comme auparavant, son bras, et le docteur Geoffrin avait assuré que « c'était fini », qu'il n'y avait plus d'accidents à redouter.

« Le grand air, les arômes et la vue de nos bois, voilà ce qu'il lui faut ! avait-il ajouté. Voilà ce qui achèvera de le remettre, au moral comme au physique. »

Et Césaire ne se lassait pas de le respirer, ce bon air, il en emplissait à plaisir ses poumons ; il ne se rassasiait pas de les contempler, ces épaisses frondaisons, il s'imprégnait et s'enivrait de tout ce charme sylvestre et de toute cette sève. Quant à l'autre blessure, celle que lui avait causée la mort de son oncle et qu'il portait au cœur, elle saignait toujours, celle-là, et il sentait bien qu'il n'en guérirait pas ; que toujours, toujours, dût le temps la cicatriser, elle serait prête à se rouvrir ; que, jusqu'à son dernier souffle, il se souviendrait, il pleurerait le bon et généreux vieillard qui lui avait tenu lieu de père et de mère, l'avait recueilli et élevé, et tant aimé. La pensée de son cher défunt ne le quittait pas, on peut le dire, d'un seul moment, et l'oncle Justin semblait l'accompagner partout, être sans cesse avec lui

« Ah ! dire qu'il n'est plus là, que je suis arrivé trop tard !... »

Et de grosses larmes – des larmes que surprenait parfois et que comprenait M. de Massonges – emplissaient ses yeux.

Non, hélas ! en dépit des philosophiques exhortations de M. Gibraltar, non, on ne guérit pas comme on veut, songeait Césaire ; on ne s'arrache pas du cœur à point nommé et à commandement tout ce qui y a germé, affections, regrets ou deuils ; il y a des sentiments trop pénétrants, trop puissants, qui défient toute sagesse, échappent à toute contrainte.

q

Chapitre 12 M. Scipion Gibraltar

M Gibraltar était un des habitués du château de Clermont ; souvent même il accompagnait à Beaulieu son ami Massonges ou allait l'y rejoindre. Mais ce n'était ni la splendide vue dont on jouit de ce sommet, ni le souvenir des studieux Bénédictins, anciens hôtes du monastère, ni les essais et perfectionnements mis en pratique à la ferme du Prieur, qui l'attiraient dans ces parages. Non. M. Gibraltar n'effectuait cette excursion que pour rendre visite au père Jacquet, l'aubergiste de l'endroit, dont il appréciait tout particulièrement la cuisine et la cave. Le père Jacquet possédait les meilleurs crus de la contrée, et son petit vin gris ou pelure d'oignon, aussi bien que ses omelettes agrémentées de fines rondelles de saucisson, jouissaient, dans toute l'Argonne, tout le Verdunois et tout le Barrois, voire même au-delà, d'une réputation absolument justifiée.

Assis à l'extrémité de la claire salle à manger de l'auberge, contre la fenêtre, qui donnait sur un étroit meix (jardin) et d'où l'œil plongeait sur la vallée de l'Aire, ayant devant soi, tout près, trois hautes collines isolées, arrondies en cônes et boisées de la

base au sommet, Sérimont, le Pain-de-Sucre et Saint-Maxe, M. Gibraltar ne se lassait pas, tout en trinquant avec son vieux camarade Massonges, de lui rappeler force aventures de leur jeune temps, de lui conter maintes historiettes, qui parfois les faisaient tous les deux rire aux éclats, et que Césaire ne pouvait écouter non plus sans se déridier.

M. Scipion Gibraltar dit « l'Armateur » avait eu une existence très mouvementée, très orageuse, avait passé par bien des épreuves et bien des crises, dont il ne s'était tiré qu'à force de bonne humeur et de bon sens, « deux qualités essentiellement françaises », ajoutait-il. C'était un bon vivant, dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire non seulement un homme d'un caractère facile et gai, mais aussi d'une obligeance extrême et d'une libéralité infatigable, un homme toujours prêt à rendre service. Césaire en avait eu la preuve dès sa première rencontre avec lui. Le décès de son oncle et la question d'hoirie qui en résultait avaient entraîné l'obligation juridique de nommer un tuteur et un subrogé tuteur au jeune orphelin. Le comte de Massonges s'était trouvé tout naturellement désigné pour le premier de ces titres, qu'il avait d'ailleurs revendiqué. M. Scipion Gibraltar réclama pour lui le second, le titre de subrogé tuteur de Césaire, et se chargea de toutes les démarches, assumant toute la besogne nécessitée par la liquidation de cette succession.

« J'habite Verdun, je suis donc tout porté, dit-il à M. de Massonges. Toi, il te faudrait chaque fois prendre le train ou faire atteler ton cheval à ta voiture, venir à la ville tout exprès... Laisse-moi donc arranger cela, et ne t'inquiète pas. J'aurai soin des intérêts de ton sauveur, comme s'il m'avait sauvé la vie à moi-même, je t'en réponds ! »

Fils d'un gros industriel de Verdun, M. Scipion Gibraltar, qui pouvait compter sur une fortune de plus d'un million, s'était trouvé ruiné de très bonne heure, presque à sa sortie du collège, par d'imprudentes spéculations engagées par son père. Pour se rattraper, il résolut de s'expatrier, et alla tenter la fortune à Gênes d'abord, puis à Naples, au Caire ensuite, enfin dans l'Amérique du Sud.

À Gênes, il se mit à apprendre le métier de confiseur et de pâtissier, et, s'étant établi à son compte, il imagina un singulier procédé pour attirer les clients.

Il existait alors – il y a une cinquantaine d'années – de petites pièces de cinq francs en or. Trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, Scipion Gibraltar glissait une de ces piécettes dans une des brioches qu'il fabriquait. La chose se savait, car, bien entendu, il avait eu soin de l'annoncer, de la trompeter et tambouriner le plus possible, et, ces trois jours-là, c'était par centaines d'abord, puis par milliers qu'il débitait ses brioches. Il avait organisé ainsi une véritable loterie dont tout chacun, moyennant due soldi, deux sous, voulait avoir un billet, – un billet qui n'était jamais perdu, puisqu'on avait toujours la ressource de le croquer et de s'en régaler.

La police finit par s'émouvoir de la chose, et défense fut faite à Scipion Gibraltar d'insérer désormais quoi que ce soit dans ses pâtisseries, sauf la fève traditionnelle du jour des Rois. Un seul jour par année, c'était vraiment trop peu, et Scipion Gibraltar, que le succès avait enhardi et mis en appétit, préféra quitter Gênes et aller s'installer dans une autre ville, où les jeux de hasard fussent également en vogue, où le lotto, la loterie, en particulier, possédât de très nombreux et fervents adeptes. Il choisit

Naples, qui, à cette époque, faisait partie d'un gouvernement autre que celui de Gênes, loua une boutique sur le quai Santa Lucia, et recommença à insérer ses petites pièces de cinq francs dans ses brioches.

Là, son trafic prospéra si vite et si bien, que, dix-huit mois plus tard, l'industriel Scipion partait pour l'Égypte avec un fort magot et allait fonder au Caire une grande maison de pâtisserie et confiserie, à laquelle il ne tarda pas d'adjoindre plusieurs autres commerces : épicerie, parfumerie, mercerie, articles de Paris, etc.

Il s'était transformé en commissionnaire-importateur. Il resta en Égypte près de dix ans ; puis, ayant appris et reconnu que l'Amérique du Sud lui offrirait de meilleurs débouchés, il s'embarqua pour Buenos-Aires, où il se remit de plus belle à importer et s'occupa aussi d'exporter à peu près tous les produits imaginables.

Scipion Gibraltar aimait l'activité, le va-et-vient et le brouhaha des affaires ; il avait besoin de se mouvoir, de se secouer et se tremousser : c'était sa vie. Plus il était surchargé de travail et surmené, plus il se trouvait heureux, mieux il se portait.

« À la bonne heure ! On n'a pas le temps de s'ennuyer au moins, pas le temps de se rouiller ! »

Aussi, l'esprit toujours en éveil, toujours à l'affût des améliorations possibles, toujours projetant quelque ingénieux système, caressant quelque invention nouvelle, il réussit à donner tort au proverbe : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

Il roula beaucoup, parcourut presque le globe entier, et, grâce à son opiniâtre labeur, à sa vive et féconde intelligence, à sa perspicacité et à son flair, à sa rondeur et à sa gaieté aussi, à toutes ses brillantes et séduisantes qualités, il sut remplir son escarcelle, amasser de la mousse ou du foin plein ses bottes.

À cinquante-six ans, il se trouvait à la tête d'une fortune supérieure à celle que son père pensait lui transmettre et avait si soudainement perdue.

C'est alors que M. Gibraltar songea à regagner le pays natal et à y finir ses jours. Il ne s'en était, du reste, jamais complètement détaché ; il avait toujours entretenu correspondance avec les quelques amis qu'il y avait laissés, avec son ex-condisciple Guy de Massonges notamment. C'est par lui qu'il avait été informé certain jour que la maison de la rue des Capucins, construite jadis par son père et abandonnée par celui-ci à ses créanciers, était à vendre, et il s'était empressé de la racheter. C'est là qu'il se retira à son retour en France. Le comte de Massonges devint naturellement aussitôt un des familiers de cette demeure, tout comme M. Gibraltar du château de Clermont : il ne se passait guère de semaine sans qu'on se rendît visite et qu'on rompît le pain ensemble.

D'autres amis d'enfance, M. Scipion Gibraltar n'en comptait plus guère à Verdun ; beaucoup d'entre eux étaient morts, beaucoup aussi avaient quitté la ville, et leurs traces s'étaient perdues.

Quoique M. Justin Léveillé, le grand-oncle de Césaire, n'eût pas été autrefois le camarade de classe de M. Gibraltar, et qu'il existât entre eux une notable différence de condition, comme ils étaient à peu près du même âge et s'étaient connus dans leur

jeune temps, ils se serrèrent la main et se traitèrent presque familièrement dès qu'ils se retrouvèrent.

M. Gibraltar était d'ailleurs l'homme le moins fier de la terre, et, à l'encontre de tant de parvenus qui font continuellement sonner leurs pistoles, il témoignait à chacun, indigent ou rentier, bourgeois, artisan ou campagnard, la même courtoisie et la même cordialité. Sa franche et souriante figure, ses grands yeux clairs et vifs, à la fois doux et malicieux, non moins que ses manières simples et engageantes et sa rondeur d'allures, lui attiraient d'emblée la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

Le vulgaire, toujours prêt à exagérer, le croyait bien plus riche encore qu'il ne l'était. Volontiers on le traitait de Crésus et de nabab ; et ce surnom de « l'Armateur », que beaucoup d'habitants de cette ville terrienne, où toutes les professions navales et toutes les choses maritimes sont lettres closes, lui donnaient, évoquait dans leur esprit des images mystérieuses et éblouissantes, de gigantesques opérations merveilleusement productives, des flots d'or, un Pactole étincelant et intarissable, où cet heureux concitoyen n'avait eu et n'avait encore qu'à puiser.

Quel que fût du reste le chiffre exact de sa fortune, et si relativement modeste et sans prétention que fût son train de vie, M. Scipion Gibraltar avait la main large et ne comptait pas, dès qu'il s'agissait d'œuvres de bienfaisance. Les dames de charité, lorsqu'elles faisaient leurs quêtes à domicile, tablaient spécialement sur la munificence de « l'Armateur », et ce calcul n'était jamais suivi de déceptions.

Les deux amis, le comte de Massonges et M. Scipion Gibraltar, étaient, en un mot, tout à fait dignes l'un de l'autre, et créés à

souhait pour s'entendre et se suppléer.

C'est ainsi qu'afin d'épargner au comte une suite de dérangements, M. Gibraltar, devenu le subrogé tuteur de Césaire, s'était spécialement chargé de surveiller, au nom de l'orphelin, la liquidation de la succession de M. Léveillé ; et, quand il ajoutait : « J'aurai soin des intérêts de ton sauveur, comme s'il était le mien propre », on pouvait le croire sur parole, et pas n'était besoin même de cette déclaration.

Un point embarrassait M. Gibraltar et le préoccupait vivement...

Quoique n'étant pas un des intimes de M. Justin Léveillé, il l'avait suffisamment connu pour savoir qu'il possédait, outre sa pension de retraite d'ancien militaire, un certain pécule, dont les revenus venaient grossir les trimestres de cette pension. Ce pécule, ces économies amassées peu à peu et de longue date par l'oncle Justin, et qui pouvaient s'élever, selon les supputations et conjectures de M. Gibraltar, à trente ou quarante mille francs, on n'en trouvait nulle trace chez le défunt. Sa succession, qui revenait tout entière à son petit-neveu, son seul parent, se composait uniquement de la maison avec jardin sise rue Saint-Sauveur et du mobilier qu'elle contenait.

« C'est étrange ! marmonnait M. Gibraltar. Il m'a cependant parlé à deux reprises de titres qu'il avait achetés, d'obligations de la ville de Paris notamment. Il n'était pas homme à mentir, certes non ! Et pourquoi d'ailleurs m'aurait-il conté cela, si le fait n'était pas exact ? Que sont-elles donc devenues, ces obligations ? Les aurait-il vendues dans ses derniers jours ? Mais alors on retrou-

verait trace de ces opérations, trace de l'argent produit par cette vente ! »

Il fut impossible à M. Gibraltar de découvrir les numéros de ces valeurs ; mais il acquit la certitude que M. Léveillé ne s'était défait d'aucune d'elles durant les derniers temps de sa vie.

« Alors où sont-elles ? »

Il s'en ouvrit au juge de paix qui avait apposé, puis levé, les scellés ; mais celui-ci ne sut que lui répondre.

« Vous avez vu vous-même ce que nous avons trouvé dans le secrétaire, dans les tiroirs du bureau et dans ceux des commodes ? Des lettres, des factures, des papiers de toutes sortes ; mais de titres, point.

— Je suis cependant certain qu'il y en avait, qu'il doit en exister quelque part ! se récria M. Gibraltar.

— Où ? repartit le juge de paix. Nous avons fouillé dans tous les coins.

— C'est vrai.

— Remarquez, en outre, que, si ces valeurs avaient été déposées chez un banquier ou expédiées à un agent de change, il y aurait un récépissé...

— À moins que ce récépissé ne se soit égaré ?

— L'hypothèse n'est guère probable. M. Léveillé avait beaucoup d'ordre, était très soigneux...

— J'en conviens ; cependant...

— Je suis tout disposé à recommencer les recherches, si vous le désirez, monsieur Gibraltar ?

— Volontiers ! »

Bien que plus minutieuses et plus étendues que les précédentes, ces nouvelles perquisitions n'amènèrent pas de résultat meilleur.

En s'en allant, le juge de paix interrogea la femme de ménage du défunt, Mme Fauquignon, « la Léocadie », qui avait la garde de l'immeuble, mais elle ne put fournir aucun renseignement.

De plus en plus perplexe, quoique toujours aussi convaincu de l'existence de ces titres, M. Gibraltar s'en revint chez lui en se répétant encore :

« Où sont-ils ? Où a-t-il bien pu les cacher ? »

L'idée lui vint, – il n'en manquait jamais, d'idées, M. Scipion Gibraltar, – avant de sonder les planchers et d'inspecter les murailles, d'effectuer discrètement une enquête sur le compte de Mme Fauquignon, sur sa probité tout particulièrement, et il découvrit que cette probité n'avait pas toujours été à l'abri de tout reproche. En même temps, il constata que ladite gardienne venait de faire certaines dépenses quelque peu exagérées pour ses ressources habituelles.

« Décidément, se dit-il, c'est de ce côté qu'il faut chercher ! »

Il retourna chez le juge de paix, et lui exposa ses soupçons.

Ce magistrat de lui répondre aussitôt en secouant la tête que c'était là une question fort délicate, qu'il faudrait des preuves, des preuves palpables, irréfragables...

« Je vous en fournirai, répliqua M. Gibraltar, et pas plus tard que demain matin ! Vous verrez ! »

Et, prenant congé de son interlocuteur, il retourna rue Saint-Sauveur, où il trouva Mme Fauquignon assise sur le seuil de sa porte.

« Vous êtes diantrement heureuse de pouvoir vous reposer, Léocadie ! s'exclama-t-il dès l'abord.

— Comment cela, monsieur Gibraltar ?

— Nous n'en dormons pas, M. le juge de paix ni moi ! Cette succession de M. Léveillé présente de telles complications, de telles bizarreries !

— Ah !

— Elle nous donne un tel tintouin ! Mais nous nous obstinons... nous ne lâcherons pas pied, ah dame non ! Et forcément nous arriverons à découvrir le pot aux roses !

— Le ?...

— Le pot aux roses ! Je peux bien vous avouer cela, à vous. Léocadie, que votre maître a toujours tenue en si haute estime...

— Oh ! mais oui, monsieur ! Pour sûr !

— Qui méritez toute confiance...

— Ah certes !

— Qui jouissez de la considération générale...

— Et si quelqu'un en est digne, je puis m'en vanter...

— C'est bien vous. Il n'y a, en effet, dans toute la ville, qu'une voix sur votre chapitre. Aussi, je ne crains pas de vous faire part de nos tracas, à M. le juge de paix et à moi, de l'étrange perplexité où nous nous trouvons... Mais nous perquisitionnerons encore demain, encore après-demain, s'il le faut, et nous continuerons nos recherches au dehors, chez les banquiers, chez les changeurs, chez tous les commerçants...

— Quelles... quelles recherches, monsieur ? demanda Léocadie, toute pâle.

— Les recherches des titres, spécialement des obligations de la ville de Paris, composant la fortune de M. Léveillé. Nous n'avons encore rien trouvé, ma pauvre Léocadie !

— Oh !

— Rien que le testament !

— Ah ! il y a...

— Oui, il y a un testament, et nous l'avons. Et le pire... je vous le dis tout à fait entre nous : n'allez pas le répéter !

— Soyez sans crainte, monsieur, je vous promets...

— Le pire, c'est pour vous...

— Pour moi ?

— Hélas, ma pauvre Léocadie ! C'est vous qui êtes frustrée...

— Moi ?

— Oui. Ce testament est fait en partie en votre faveur...

— En ma ?...

— En votre faveur, oui, et il se trouve nul pour vous ; c'est comme s'il n'existait pas, puisque le legs qui vous est fait ne correspond à rien, n'est représenté par rien.

— Je... je ne comprends pas, balbutia Léocadie.

— C'est à vous... Encore une fois, motus ! reprit M. Gibraltar : attendez que M. le juge de paix vous ait lui-même communiqué ces dispositions testamentaires... C'est à vous, en reconnaissance des bons soins que vous n'avez cessé de lui donner, que M. Léveillé lègue sa fortune mobilière.

— Mobilière ?

— En d'autres termes, son argent, ses titres. La fortune immobilière, c'est-à-dire la maison et le jardin, est attribuée à son petit-neveu.

— Ah !

— Vous comprenez à présent ?

— Oui... oui, monsieur, balbutia Léocadie tout émue, le visage rayonnant de joie.

— Or, d'argent et de titres, pas l'ombre ! poursuivit M. Gibraltar. C'est inconcevable ! Les a-t-il enfouis dans un bas de placard ou sous une lame de parquet, les a-t-il mis en dépôt dans quelque banque, quelque établissement financier, ou bien, au contraire, les lui aurait-on dérobés ? Nous ne savons, nous cherchons... Mais ne vous lamentez pas, ne vous désespérez pas, Léocadie, nous les dénicherons, ces titres, M. le juge de paix est bien résolu à déployer tout le zèle possible dans cette enquête, à y mettre

toute l'activité et toute la vigueur imaginables, une inlassable opiniâtreté, je vous en réponds ! »

Le lendemain matin, lorsque M. Gibraltar et le juge de paix rentrèrent dans la maison et renouvelèrent leurs investigations, ils n'eurent pas besoin de les prolonger beaucoup, pour les voir réussir. Dans un des premiers meubles qu'ils visitaient, un secrétaire qu'ils avaient déjà fouillé du haut en bas les jours précédents, tout au fond d'un tiroir, la main du juge de paix rencontra une épaisse liasse.

« Vous aviez raison, monsieur Gibraltar ! Voici des papiers qui n'étaient pas là hier... Je me souviens parfaitement : je suis certain d'avoir regardé dans ce tiroir... Mais comment vous y êtes-vous pris pour amener cette indigne femme à restituer son larcin ? »

M. Gibraltar conta au magistrat à quel artifice il avait eu recours dans la circonstance.

« Je me doutais bien, ajouta-t-il, qu'au lieu de conserver par devers elle les titres qu'elle avait soustraits, elle préférerait les remettre subrepticement en place, dès qu'elle saurait qu'ils lui ont été attribués par testament, et aurait la certitude d'en devenir la légitime propriétaire. Encore suis-je persuadé, monsieur le juge de paix, que nous n'avons pas tout, qu'un titre ou deux ont été déjà négociés par cette malhonnête gardienne et manquent à l'appel... C'est ce qui explique les dépenses qu'elle a faites dans ces derniers temps, dépenses peu en rapport avec ses ressources.

— C'est fort plausible, absolument vraisemblable, et vous avez, monsieur Gibraltar, il faut le reconnaître, un flair de policier...

— Vous me flattez, monsieur le juge de paix. Je ne fais ici que défendre les intérêts de mon pupille, et j'espère qu'en faveur de l'intention, il me pardonnera la ruse que j'ai dû employer. J'avais le devoir de ne pas le laisser dépouiller, de le faire rentrer en possession de son bien...

— Il est certain que c'est grâce à vous que son héritage lui arrive... lui arrive à peu près intact. Et, à propos, qu'allons-nous faire de cette peu scrupuleuse personne, cette femme Fauquignon ? Déposez-vous une plainte contre elle pour détournement des fonds dont elle avait la garde ? Si elle n'avait pas tout remis, par hasard, si elle avait conservé quelques bribes...

— Non, monsieur le juge de paix, elle n'a rien conservé, j'en suis sûr. Elle s'est dit qu'elle allait être déclarée propriétaire, légitime propriétaire, encore une fois, de cette fortune, et elle l'a intégralement restituée, — sauf les quelques cent francs déjà mangés.

— Mais alors ?

— Alors je les rembourserai de ma poche, j'indemniserai moi-même mon pupille. Mais pas de plainte judiciaire, pas de procès ! En agissant ainsi, avec cette mansuétude, je suis convaincu que je remplis les intentions du testateur, de ce bienveillant et clément M. Léveillé. Il aurait pardonné, j'en ai la certitude. Pourquoi nous montrer plus sévères que lui ? »

Chapitre 13 Anciennes connaissances

Plusieurs événements étaient survenus au château de Clermont durant la convalescence de Césaire.

D'abord la gendarmerie avait mis la main sur les deux malfaiteurs qui avaient attaqué le comte de Massonges dans sa voiture, et dont l'un avait blessé Césaire à l'épaule. C'était bien, comme on l'avait tout de suite supposé, deux mauvais ouvriers plus ou moins occupés à l'extraction des nodules de phosphates ou coquins servant d'engrais. Ils venaient d'être transférés à Saint-Mihiel, au siège de la cour d'assises, et leur procès devait se juger durant la prochaine session. M. de Massonges et Césaire figuraient, bien entendu, parmi les premiers témoins qui seraient appelés à déposer, et ils attendaient leur convocation pour se rendre devant ce tribunal.

Puis – autre affaire judiciaire – la lettre adressée par M. de Massonges à l'horloger de la rue d'Assas pour l'informer du sort advenu à son apprenti, ainsi qu'à la montre confiée à ce dernier, avait porté ses fruits. La sèche et impérieuse épouse de M. Cambournac avait poussé un rugissement de joie, à la lecture de cette épître.

« Nous le tenons enfin !

— Mais, avait objecté l'horloger, il n'est question ici que d'une seule montre, celle de notre voisin, ce chef de bureau du Crédit foncier »

Et Mme Colombe Cambournac de riposter aussitôt péremptoirement :

« Qui en a emporté une est très capable de s'être approprié les autres !

— On ne nous dit pas qu'il l'a emportée, mais perdue, reprit M. Cambournac. Lis toi-même...

— Ta ta ta ! Ce petit mauvais sujet n'aura pas osé avouer la vérité tout entière. Il faut aller sur-le-champ chez le commissaire de police et lui donner connaissance de cette lettre. Comment dis-tu que se nomme ce monsieur, ce comte, qui nous écrit ?

— Le comte de Massonges.

— Et il s'engage à nous rembourser ?

— Le prix de la montre perdue.

— Il remboursera le tout. Puisqu'il est de si bonne composition, il faut en profiter.

— Rembourser le tout ? Comme tu y vas ! Il n'entendra pas de cette oreille.

— Nous verrons ! Nous verrons ! »

Le commissaire de police fit immédiatement parvenir la lettre au parquet, et le juge chargé de l'instruction de l'affaire envoya, séance tenante, à son collègue du tribunal auquel ressortit Clermont-en-Argonne une commission rogatoire, — c'est-à-dire qu'il l'invita à interroger, ou à faire interroger par le juge de paix de l'endroit, l'apprenti de l'horloger Cambournac et le comte de Massonges, signataire de la lettre, afin de leur épargner à tous deux un déplacement.

On devine la stupeur et la consternation de Césaire, lorsqu'il apprit le vol commis chez son patron la nuit de son départ, et dont il se trouvait accusé.

Il n'eut pas de peine heureusement à démontrer qu'il n'était pour rien dans ce cambriolage, et que c'était déjà bien assez fâcheux pour lui d'avoir égaré la montre qu'il portait à M. Martin, l'ouvrier de M. Cambournac.

« Je suis parti de Paris à pied, n'ayant que quelques sous dans ma poche. Sur la route, j'ai dû, sinon tout à fait mendier mon pain, du moins, ce qui y ressemble fort, m'improviser musicien ambulant, jouer du cornet à pistons, pour récolter de quoi me nourrir et me coucher. Quand M. de Massonges m'a rencontré sortant de Sainte-Menehould, je cheminais encore sur mes jambes, et j'étais harassé, épuisé de fatigue.

— C'est exact, attesta le comte, et il est de toute évidence que celui qui aurait eu en sa possession de l'or et des bijoux n'aurait pas voyagé de la sorte. »

Le juge fut de cet avis, et il rédigea sa réponse en conséquence. Il y avait, dit-il, deux affaires absolument distinctes : le pillage de la boutique d'horlogerie, et la disparition de la montre confiée à l'apprenti. Celui-ci, qui ne possédait sur lui qu'une somme insignifiante, ne pouvait être soupçonné d'avoir directement ou indirectement participé à ce pillage : loin d'en avoir profité d'une manière quelconque, il l'ignorait même. Quant à la montre, il ne se l'était nullement appropriée ; pas un instant, il n'avait songé à en trafiquer : quel marchand, quelle personne aurait osé acheter d'un enfant de cet âge un objet d'un tel prix ? Il l'avait perdue, cette montre, et c'était cette perte et la peur des reproches et des

semonces, des scènes et algarades qui en résulteraient forcément, qui lui avaient suggéré l'idée de s'enfuir. Il avait d'ailleurs à présent un répondant notable, un protecteur jouissant de la considération générale, le comte de Massonges, qui prenait l'engagement d'indemniser l'horloger Cambournac de tout le préjudice que le jeune Léveillé (Césaire) avait pu lui causer.

L'audacieuse madame Cambournac, qui caressait si ardemment le beau rêve de faire solder par le comte de Massonges les méfaits des cambrioleurs et de mettre à sa charge le pillage total de la boutique, n'eut pas la joie de réaliser ce machiavélique dessein, d'essayer même cette réalisation. Peu de jours après la transmission à Paris de l'interrogatoire de Césaire et du comte, on arrêtait chez un brocanteur de Levallois-Perret un individu qui cherchait à vendre plusieurs chaînes de montre, dont la provenance semblait suspecte. Ces chaînes de montre – Mme Colombe Cambournac le reconnut bientôt elle-même – figuraient sur l'inventaire des bijoux et objets soustraits dans la boutique de la rue d'Assas. L'individu, un repris de justice des plus mal cotés, ne tarda pas, du reste, à s'avouer coupable et à dénoncer le complice qui recelait le restant du vol. Il n'y avait plus moyen de s'en prendre à Césaire, plus à espérer, par suite, d'exploiter la générosité et la débonnairété de M. de Massonges.

En sortant de la cour d'assises de Saint-Mihiel, où les deux agresseurs du comte venaient d'être condamnés, l'un à deux ans, l'autre – celui qui avait tiré sur Césaire et l'avait blessé – à cinq ans de prison, M. de Massonges résolut de partir pour Paris avec « son sauveur », et d'aller voir M. Cambournac.

Césaire était maintenant tout à fait rétabli, et il était temps pour lui de se remettre au travail et de songer à son avenir. Quit-

terait-il l'état qu'il avait commencé à apprendre, l'état d'horloger, pour embrasser une autre profession ? L'horlogerie, il n'y tenait pas, ne se sentait, pour ce métier, aucune aptitude spéciale, et il affirmait même à M. de Massonges que son apprentissage d'horloger était à recommencer entièrement, tant avait été mal conduites et insuffisantes les leçons de M. Cambournac.

« Je ne m'occupais chez lui que du ménage, j'étais comme la bonne de la maison. C'était toujours à Mme Cambournac que j'avais affaire, toujours elle qui me commandait...

— Et son mari ne disait mot, lui ? Il endurait cela ? demanda le comte.

— Je crois, monsieur, que... qu'il a peur d'elle.

— Eh bien, mon ami, nous verrons cette femme terrible !

— Le peu que je sais en horlogerie, c'est à l'ouvrier de M. Cambournac, à M. Martin, chez qui j'allais souvent, que je le dois. Si mon pauvre oncle avait vécu, je lui aurais demandé de me placer chez cet ouvrier, qui a toujours été très complaisant pour moi.

— Je ne manquerai pas de l'aller voir et de le consulter à ton sujet, répondit M. de Massonges. Mais M. Cambournac a connu ton oncle, qui l'avait choisi pour être ton patron ; il sait quelles étaient ses intentions à ton égard : peut-être même a-t-il reçu de lui des instructions particulières pour ta gouverne et ton avenir. Je ne voudrais pas aller à l'encontre des volontés de ton oncle :

— Je comprends bien, monsieur, et je vous en remercie.

— Voilà pourquoi je tiens expressément à voir M. Cambournac et à causer avec lui. S'il n'a pas reçu de ces instructions spéciales,

s'il me répond que je puis disposer de toi, te placer ailleurs, te diriger même vers une autre carrière, je me sentirai, je te l'avoue, délivré d'un scrupule...

— Ô monsieur ! Pour rien au monde, je ne voudrais me revoir chez M. Cambournac ! s'écria Césaire. Non ! À aucun prix ! Je me suis sauvé de chez lui...

— Ce n'est pas pour y rentrer, c'est évident, en effet ! Aussi n'aie pas cette appréhension. Mais il n'est jamais mauvais de voir les gens, si effrayants qu'ils soient, et de converser avec eux. C'est le meilleur moyen de s'éclairer et de s'instruire. Nous irons donc faire visite à M. et à Mme Cambournac, et nous les interrogerons. J'ai, du reste, un compte à régler avec eux : il faut que je les rembourse de la montre que tu as perdue et des menus objets que tu as emportés dans ton sac. »

Mais, quand M. de Massonges et son « sauveur » et pupille arrivèrent rue d'Assas, ils trouvèrent close la boutique de l'horloger, et ils apprirent du concierge Laverdure que M. et Mme Cambournac avaient définitivement quitté Paris, et s'étaient retirés dans leur propriété de Vélizy.

« Ils ont été tellement ennuyés de cette affaire de vol, ajouta-t-il, qu'ils ont fini par planter là leur commerce, sans même chercher à céder ce fonds, et sont partis pour leur campagne : ils ont de quoi vivre, et ils auraient été bien sots de se donner du tintouin... Et puis, là-bas, M. Cambournac pourra faire de la musique tout à son aise, s'époumoner à souffler tant qu'il voudra dans son piston... Croiriez-vous, jeune homme, poursuit le loquace père Laverdure en s'adressant à l'ex-apprenti de son locataire, croiriez-vous que les rats commencent déjà à revenir dans

la cave, depuis qu'ils n'entendent plus chaque jour les sonores ronflements du cornet à pistons ? Et quand vous étiez tous les deux à souffler ? Ah ! Ça allait encore bien mieux ! Ils avaient totalement disparu, les rats !... Vous devriez bien, jeune homme, descendre un peu dans la cave et nous jouer quelque chose ! »

Césaire s'excusa, alléguant – tout comme cet échevin orateur, qui, près d'énumérer les nombreuses raisons pour lesquelles on n'avait pu tirer le canon en signe de réjouissance, lors de l'entrée du roi dans la ville, articulait en premier lieu que la ville ne possédait pas de canon : raison qui dispensait de toutes les autres, – qu'il n'avait pas son instrument sur lui, et qu'il n'avait pas le temps non plus.

« C'est bien regrettable ! soupira le concierge. Ces maudites bêtes... – je parle des rats... – on ne sait comment s'en dépêtrer ! Quelle plaie, messieurs, quelle peste ! Il faudra que je me mette aussi à souffler dans quelque trompette : elle a du bon, la musique ! Elle sert au moins à quelque chose ! »

Une fois dehors, M. de Massonges proposa à Césaire de se rendre chez M. Martin.

« Nous irons demain à Vélizy. Il est trop tard aujourd'hui.

– C'est cela, monsieur. D'autant plus qu'on descend à Chaville, et que, de cette gare, il y a encore trois quarts d'heure de chemin...

– À demain donc ! Où habite M. Martin ? demanda M. de Massonges. Est-ce loin d'ici ?

– Pas trop, monsieur. Dans une demi-heure, nous serons chez lui. C'est rue d'Alésia, presque au coin de l'avenue de

Montsouris. »

M. de Massonges se laissa conduire, et bientôt, en effet, le vieillard et son jeune compagnon pénétrèrent dans le large corridor du rez-de-chaussée, à l'extrémité duquel demeurait l'ouvrier horloger.

Au tintement de la sonnette, les jappements aigus et précipités de Kiki répondirent, comme de coutume, et, à peine la porte était-elle ouverte, que le petit épagneul s'élança vers Césaire et se mit à gambader autour de lui et à lui sauter jusqu'aux épaules.

« Mais oui, c'est moi, disait Césaire ; c'est moi, mon bon Kiki ! »

Et, tout en essayant d'esquiver ces trop vifs témoignages d'alégresse, il embrassa Mme Martin et Antoinette, puis s'approcha de l'horloger, qui était assis et travaillait comme naguère devant sa fenêtre. »

Une double exclamation retentit derrière lui.

« Mon cousin !

— Germaine ! »

Mme Martin et le comte de Massonges, l'un près de l'autre, face à face, se considéraient avec stupeur.

« Comment, c'est toi ? C'est toi, chère enfant ! » fit le comte en ouvrant ses bras, où Germaine – Mme Martin – vint se jeter et se blottir.

Et il la tint étroitement pressée sur son cœur, tandis qu'il appuyait ses lèvres sur le front et dans la blonde chevelure de la

jeune femme.

« Ah ! mon cousin ! Pardonnez-moi !

— Chère petite ! Il y a longtemps... Nous ne t'en voulions pas... Nous t'avons tant cherchée, ta marraine et moi ! »

De part et d'autre alors on s'expliqua.

M. de Massonges raconta comment, à la suite de quelle rencontre et de quels dramatiques incidents, il se trouvait en compagnie du petit Léveillé.

« Bien souvent, poursuivit-il, Césaire m'a parlé de vous, de M. et Mme Martin, dont il me faisait sans cesse l'éloge ; mais je ne pouvais me douter, ma chère Germaine, qu'il s'agissait de toi et de ton mari. Je ne savais pas qu'il fût horloger, je le croyais toujours voyageur d'une maison de commerce, d'une maison de bijouterie.

— Hélas ! fit M. Martin. Un accident m'est survenu, je me suis un jour cassé la jambe en descendant de wagon, et il ne m'était plus facile de voyager.

— C'est un an après notre mariage que ce malheur est arrivé, reprit Mme Martin. Mon mari, heureusement, connaissait un peu l'horlogerie ; il n'a eu qu'à se perfectionner, et s'est trouvé ainsi avec un état en main.

— Si j'avais pu deviner ! s'exclama le comte. Mais ce changement de position... Et puis il y a tant de Martin !

— C'est bien vrai ! dit la jeune femme.

— Sans compter les ours, Maître Martin l'ours ! » ajouta son mari en riant.

Mais, depuis quelques secondes, M. de Massonges considérait Antoinette.

« Et cette gentille petite ? Est-ce que...

— Oui, mon cousin, c'est ma fille. Je lui ai donné le nom de ma cousine, de ma chère marraine...

— Comme elle sera contente de te revoir, de voir cette enfant ! dit le comte de Massonges en embrassant Antoinette. Nous ne cessons de penser à toi !

— Moi de même, mon cousin. Chaque jour, et maintes fois par jour, votre souvenir se présentait à mon esprit. Maintes fois aussi j'ai projeté d'aller à Clermont, de vous amener Antoinette, de me jeter à vos pieds...

— C'est nous, ou plutôt c'est ta marraine qui a eu tort de se formaliser de ton mariage : j'avais beau lui répéter que ta mère était libre de te marier comme elle l'entendait, que cela ne regardait que vous... Mme de Massonges t'aimait tant qu'elle aurait voulu te conserver près d'elle, avoir sur toi les mêmes droits qu'une mère a sur sa fille. C'était un excès d'affection qui allait jusqu'à l'égoïsme, je le lui ai dit bien des fois.

— Je n'ai jamais oublié vos bontés... Je sais combien vous m'aimiez tous les deux...

— Et nous t'aimons toujours, Germaine. Ah ! Pourquoi n'es-tu pas revenue ?

— Je le désirais de toute mon âme, mon cousin ; j'en mourais d'envie, de vous revoir, de retourner près de vous... et je n'osais pas !

— Tu ne pouvais cependant douter de nos cœurs ?

— Non, oh ! non. Mais je craignais... Je me disais qu'on pourrait mal interpréter cette réconciliation, lui supposer des motifs... des motifs intéressés... Vous avez une grande fortune, mon cousin, et nous...

— Ô Germaine ! N'étais-tu pas comme l'enfant de la maison, comme notre propre fille ? Ta place est restée vide : tu n'as qu'à la reprendre. Je remercie le Ciel, acheva le comte, d'avoir mis sur ma route ce jeune garçon, ce petit Césaire. Il m'a récemment préservé des attaques d'un bandit de grand chemin, il m'a sauvé la vie, et aujourd'hui c'est à lui que je dois de te retrouver, toi et les tiens, ma Germaine ! Je m'en vais, ce soir même, écrire à la cousine, lui annoncer notre arrivée... car je vous emmène tous les trois, c'est entendu ? Quelle fête pour elle de vous serrer dans ses bras ! »

q

Chapitre 14 Épilogue

Le lendemain, dans la matinée, le comte de Massonges et Césaire, ainsi que Mme Germaine Martin, qui avait tenu à se joindre à eux et avait emmené Antoinette, se rendirent à Vélizy, chez M. Cambournac.

M. de Massonges n'adressa aucun reproche à l'horloger ni à sa parcimonieuse et revêche compagne sur l'étrange façon dont ils avaient compris et rempli leurs devoirs envers leur apprenti. Il en aurait eu le droit cependant, puisqu'il était actuellement le tuteur légal de Césaire ; mais à quoi ces remontrances et cette discussion eussent-elles servi ? M. Cambournac et sa femme se seraient retranchés derrière M. Léveillé, l'oncle Justin : c'était lui, auraient-ils répliqué, qui leur avait confié l'enfant, il savait très bien comment et à quoi on l'emploierait, et ils n'avaient de comptes à rendre qu'à lui.

M. de Massonges se borna à les interroger sur les intentions de l'oncle Justin à l'égard de son neveu.

« Tout ce que je sais et tout ce que je puis vous dire, repartit M. Cambournac, c'est qu'il ne voulait pas que Césaire fût de la musique son gagne-pain ; il ne voulait pas qu'il fût musicien de profession. Il estimait qu'il y a trop d'aléas et de déboires dans cette carrière.

— Cela me paraît juste, opina M. de Massonges.

— Il pensait que Césaire pourrait s'établir un jour horloger ; mais s'il n'a pas le goût du métier... »

« Ce n'est pas vous qui le lui auriez inculqué », se dit tout bas M. de Massonges.

« Enfin, reprit-il à haute voix, à part l'interdiction relative à une profession musicale, M. Léveillé n'a rien spécifié ?

— Non, monsieur.

— Je vous remercie », dit M. de Massonges.

Et, rassuré sur ce point, il prit congé des époux Cambournac, après les avoir largement indemnisés de la perte de la montre et du reste.

Dix ans se sont écoulés.

Césaire habite toujours le château de Clermont, et c'est lui maintenant qui remplace le comte de Massonges dans ses tournées quotidiennes à travers ses domaines de Longval, du Prieuré et de Blercourt. Sous la haute et habile direction de son bienfaiteur, il s'est adonné à l'agronomie, a étudié et continue d'étudier les multiples questions qui intéressent la science agricole, et spécialement l'entretien et l'aménagement des prairies et les procédés d'élevage. Il n'a pas pour cela oublié la musique, et il ne se passe guère de jour qu'il ne prenne son cornet à pistons ou sa flûte, et n'y joue quelques bons vieux airs, qui lui rappellent les leçons du cher oncle Justin, voire celles du timide et pleutre époux de la douceuse et terrible madame Colombe Cambournac.

« L'Armateur », le brave, dévoué et jovial monsieur Scipion Gibraltar, est décédé l'an dernier, léguant à son « ex-pupille, Césaire Léveillé, une somme de cent mille francs, destinée à l'indemniser de certain préjudice qu'il a pu éprouver dans la liquidation de la succession de son oncle ». C'est ainsi que, sans désigner Mme Fauquignon, ni attirer sur elle le châtiment qu'elle méritait si bien, M. Gibraltar, bon et généreux comme toujours, répara le dommage causé à Césaire et remboursa ce dernier des quelques cent francs détournés par la misérable Léocadie.

Par ce même testament, M. Scipion Gibraltar, qui n'avait aucun héritier direct, laisse tout son avoir, évalué à quinze cent

mille francs, « défalcation faite du legs attribué à M. Léveillé (Césaire), à la ville de Verdun, ma chère ville natale, à charge pour elle de procéder le plus promptement possible à la réfection complète et soignée du pavage de ses rues et places, pavage si remarquablement défectueux, qui m’a tant de fois endolori la plante des pieds, à moi et à tous mes concitoyens ».

M. Martin a abandonné son état d’horloger, et s’est initié, comme Césaire, à la vie agricole. Il s’en trouve à merveille, et sa santé, restée débile et frêle depuis la chute qui avait occasionné la fracture de sa jambe, a repris presque toute sa florissante vigueur d’autrefois. C’est lui qui gère maintenant la ferme du Prieur, « le Prieuré », dont le tenancier, le père Garaudel, est mort il y a une couple d’années. Mais, si enchanteur que soit le site de Beaulieu, si imposantes et superbes que soient les hêtraies qui entourent et surplombent les pâturages du Prieuré, M. Martin ne réside pas régulièrement dans cette ferme. Chaque soir, ou presque, en dépit de la persistance de sa légère claudication, il regagne Clermont à travers bois et vient rejoindre au château sa femme et sa fille.

Rentrée en grâce auprès de la comtesse de Massonges, Mme Germaine Martin s’efforce de faire oublier à cette parente les années de séparation ; elle est aux menus soins pour elle, l’entoure d’attentions, de prévenances et de tendresse.

Mme de Massonges a pris Antoinette en affection particulière ; elle se plaît à l’avoir continuellement avec elle, à se promener dans le parc en s’appuyant sur son épaule ou son bras.

« C’est mon bâton de vieillesse ! Et puis, ajoute-t-elle en s’adressant à Mme Martin, elle te ressemble tant, cette petite !

Auprès d'elle, je me crois reportée à trente ans en arrière. C'est toi, Germaine, que je revois en elle : elle me rajeunit ! »

Le fait est qu'Antoinette est présentement une belle grande jeune fille, blonde comme sa mère, douce et avenante comme elle, – tout le portrait de l'aimable et bonne madame Martin. Au printemps prochain elle épousera Césaire.

Quant à M. Kiki, l'intelligent et sémillant petit épagneul, il ne saute plus à la corde, ne joue plus à cache-cache ni au ballon, et ne quitte plus guère sa niche, toujours placée dans la chambre de sa jeune maîtresse. Il a aujourd'hui quinze ans sonnés : c'est un grand âge pour les chiens.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/cim_albert_-_le_petit_leveille/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR.

Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.